

PRO-C

revue maghrébine
trimestrielle
culturelle
et scientifique

n- 2 décembre 1973 (4e trimestre)

6 DH

Pro-C

Revue Maghrébine Trimestrielle Culturelle et Scientifique

Directeur : Qmar El Malki

Adresse de la Revue :

9, rue Oulad Ziane, Aviation-Rabat, tél. : 5 11-33

\jaquette : Qtausseih,

Abonnement 4 numéros : Maroc 20 DH, Etranger 50 DH

Abonnement de Soutien : 100 DH

Copyright (c)

Aucun article publié dans la revue Pro-C ne peut être reproché, même partiellement, sans l'accord de la Revue.

Le chèque ou le mandat-lettre pour l'abonnement doivent être envoyés à la revue Pro-C, compte n° 35 66 850 H -crédit du Maroc - Rabat].

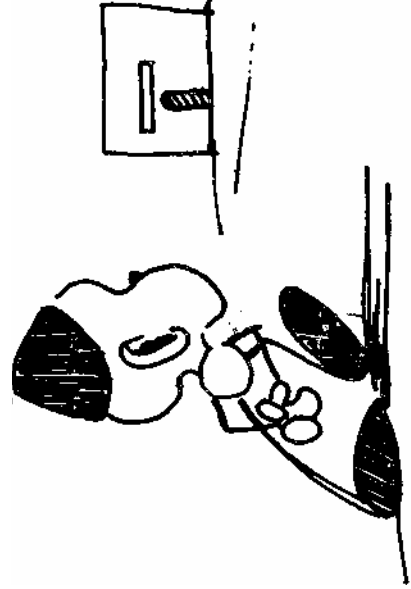
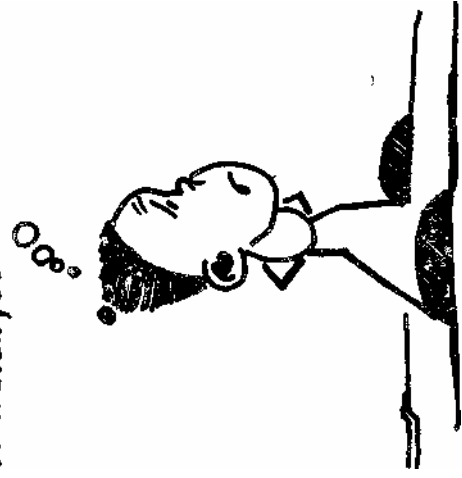
sommaire

PRO - C	Edito.
Omar EL MÂLKI	
Rachid BOUJEDRA	Hommage à Jean SENAC
Juliette MINCES	Les travailleurs
Wolinski	Fenêtre sur le réel

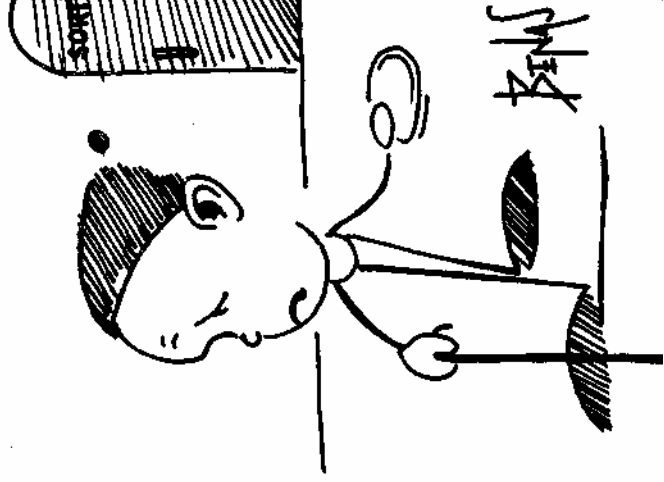
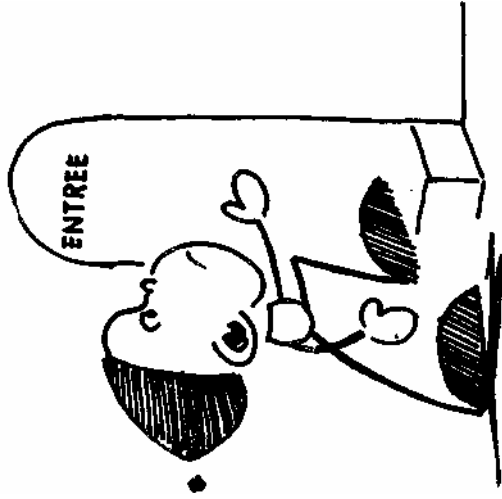
MOULOUD MAMMERI **P A R**

Jean DEJEUX	Les chemins de la liberté. La vie de MAMMERI. L'œuvre. L'écrivain.
Salah DEMBRI	- Entretien avec Mouloud MAMMERI. - Querelles autour de la colline oubliée de Mouloud MAMMERI.

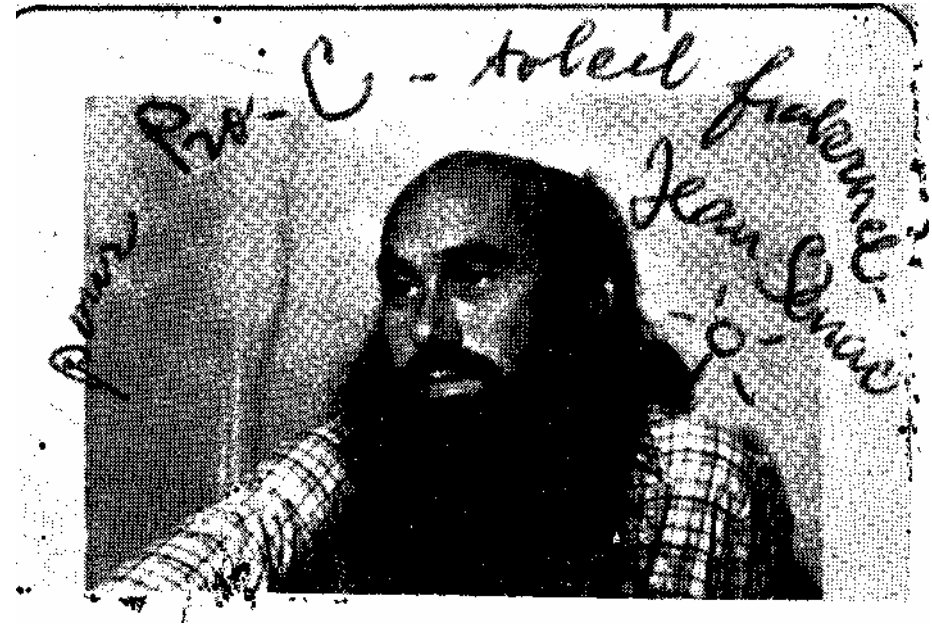
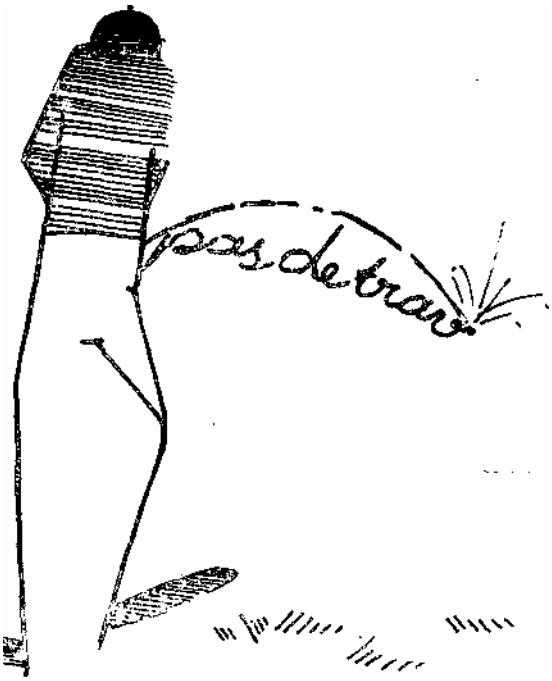
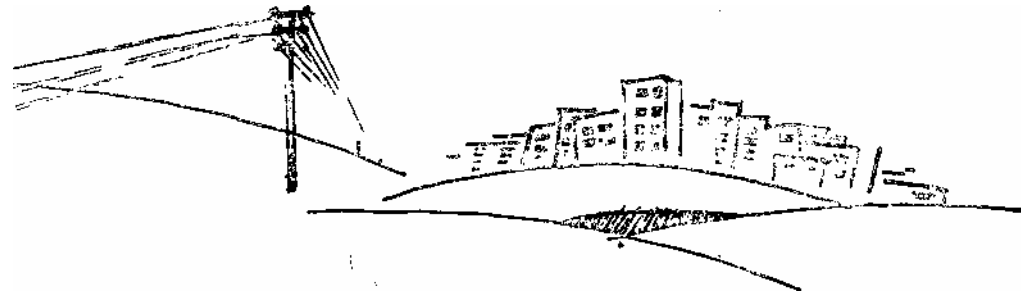
...travail, du travail...



BUREAU de PLACEMENT



le poète algérien
Jean Sénac assassiné



LE POÈTE ALGERIEN D'ORIGINE FRANÇAISE, JEAN SENAC A ETE TROUVE MORT CHEZ LUI, A ALGER. IL S'AGIRAIT, SELON LA POLICE, D'UN ASSASSINAT.

Né en 1926 à Eeni-Saf (Oranais), Jean Sénac s'engagea dès 1954 aux côtés du F.L.N. Il fit connaître la poésie de la résistance

algérienne dans un ouvrage intitulé le Soleil sous les armes (195"?). Il avait lui même oublié un premier recueil, avec une préface de René Char : Poèmes (Gallimard, 1954).

L'indépendance venue, il allait choisir ia nationalité algérienne, devenir conseiller du ministre de l'éducation nationale et fonder l'Union des écrivains algériens.

Poète fécond - il a publié maints recueils :

Matinale de mon peuple (Subervie, 1961), Citoyens de beauté (Subervie, 1967), Avant-Corps (Gallimard, 1968), les Désordres (Librairie Saint-Germain-des-Près, 1972) , ainsi qu'une Anthologie de la nouvelle poésie algérienne (Librairie Saint-Germain-des-Près, 1971), - Poète militant, il unissait dans ses textes lumière et passion, ferveur et parfois colère. « Un talent lumineux et sain, avec une vraie bravoure, écrivait Albert Camus, dont Sénac fut l'ami. Il y a là une naïveté (comme Schiller parlait de l'admirable naïveté grecque), une eau pure qui sont irremplaçables » .

Il avait donné à sa poésie une dimension planétaire comme , Walt Whitman, dont il se réclamait. Jean Sénac se sentait frère * de tous les opprimés, de tous les suppliciées et de tous les poètes en révolte, amoureux de la liberté (1).

Il fut le premier fervent et le pivot sans failles de la création de la Revue PRO-C . Il lui assurait la liaison étroite avec l'intelligentsia algérienne et se préparait à une collaboration étroite et efficace. Hélas le destin a décidé autrement et de ce fait nous avons perdu à la fois un grand poète et un collaborateur précieux.

(1) Jean Sénac avait publié dans le Monde diplomatique d'août 1973, une étude sur la littérature algérienne : 'l'Algérie d'une libération à l'autre.

et toi aussi Jean ?

Après Neruda, toi aussi mon ami, Jean l'insolite, Jean la solitude, Jean l'amoureux, Jean tu nous as quitté.

Pourquoi Jean ? Pourquoi, après avoir promis ton cœur et ton génie, tu nous laisses sur les hauteurs du souffle du Mont inconnu?

Pourquoi rejoindre un violet foncé couleur d'amour, mélange de sueur aqueuse et de sperme froid du sphinx du grand âge et nous abandonner entre les mains d'un Dieu trop bon !!! ?

Nous ne nous lasserons jamais ami de murmurer sans répit, une phrase, un mot, un chant qui portera ton nom aux plus profondes fontaines des abysses, un chant qui sèmera une brise âpre mais douce, un chant : un breuvage couleur de sang, une offrande pour l'aigle bleu chevauchant l'aile de la nuit. Une nuit d'amour.

Nous voici impuissants devant ta mort, devant ta vie, comme jadis devant ta solitude, devant ta lutte pour déclamer le rêve de la terre algérienne, devant ton désir de recréer et d'enfanter le poète ton frère.

Excuse nous Jean l'ami, nous sommes plus faibles que l'enfant chassé du ventre de l'amour, et moins fidèles que la prostituée du grand bordel.

Nous t'avons adopté à jamais et tu restes pour nous l'étoile de notre destin, l'étoile du grand départ.

Nous avons voulu, aux yeux des inquisiteurs de ce Monde, te rendre hommage, en prenant comme témoins de notre folie, les sages pharisiens de cette terre brûlante de haine et d'agonie.

Adieu Jean Sénac, nous pressons le pas sur le front de ton sommeil pour porter l'écho de la douleur à notre frère le poète afin qu'il prenne mesure de notre tristesse.

EL MALKI . . .

« Cette terre est la mienne entre deux fuites fastes Deux charniers, deux désirs, deux songes de béton Mienne avec son soleil cassant comme un verglas Avec son insolent lignage, ses cadavres climatisés Ses tanks et la puanteur du poème A la merci d'un cran d'arrêt » .

(Jean Sénac).

extinction d'un feu

Rachid Boujedra

Un ongle
Et l'ombre de l'ongle
Et entre, l'éternité ouverte
Comme une tomate aux entrailles dehors
Un grand rectangle d'électricité maladive
Qui dégringole sur le visage de l'ami
Mort !
Corps hachuré par les bareaux des voisins
Jean,
Tu n'as pas encore fini de graver le poème
Dans ta chair tuméfiée.

C'est hier que dans une cave
Entre les cris des souris qui allaitent leurs petits
Et les chuintements d'un morceau de coton que l'on jette
Tu ouvrais les parenthèses
Et faisais mine de ne p?s savoir les fermer
Hésitation de poète
Pris entre la logique et le bégaiement
Alors que le vasistas tremble
Et que le temps s'amoncelle

Dans l'ancre mal éclairé Où la
bouteille de soda Planté dans le
tabouret Semble un étendard
orange.

Le verbe dru et vaste
Le temps pic-à-glace
Les projets
Les injures
Les menaces
La peur aux veines, grossie par l'acétylène
Et la chaleur du silex
Ardemment allumé aux carapaces des tortues
Apprivoisées par
Jean Sénac,
Poète !
Fouet et bave
Les remparts de la mémoire, transpercés
De part en part
Par l'éclair des yeux myopes.
C'est l'heure du départ
Les journaux ne disent rien de précis
Une vitre s'est embuée
Derrière, c'est le silence ...

L'égouttement de la pluie dans un pot de chambre
Une autre dérision :
Vouloir boucher les fentes du malheur
Avec l'ombre des mains fragiles !
Gratter du papier toute la nuit, n'y suffirait pas
Pourtant tu le savais
La poésie est un guet-apens
C'est une folie bleue

14

C'est un trac fou -
Pourquoi donc s'ouvrir
Aux rires et aux ragots
Aux graillons et aux garrots ?
Quoique tu fasses Jean, la poésie est
Un guet-apens
Et au lieu de claquer au vent
Elle ne fait que claquer des dents
Car l'ombre est froide chez toi
Malgré les incendies que tu allumes
Et les foudres que tu provoques
Quand la ville somnambule
Bute sur les rayons du soleil
Durcis au point de devenir des câbles électriques
Qui pénètrent dans les maigres poitrines
des funambules grimaçants.

Camarade Jean
Martyr idiot
De la pute poétique
Tu déplorais de ne pas t'appeler autrement
Mais tu portais le pays comme on porte un ongle
Dououreux
Que l'on aurait - par inadvertance -
Martelé contre l'enclume des mots.

Et maintenant quoi ?
La tête vide
Comme un scorpion pompé de son venin
Il ne nous reste plus qu'à guérir de la morsure infecte
Mais pour le moment
La mémoire nous joue des tours :
Compter ses morts est plus difficile qu'égrener les étoiles

15

Il n'y a plus d'amis
« Ils se sont retirés un à un
Comme des sexes après jouissance »
Maintenant, nous allons nous méfier de tout
Des contours des choses
Comme des névralgies souterraines
Nous allons contourner la vie
Tenir nos comptes au jour le jour
Rétrécir l'espace autour de nous
Fermer nos volets intérieurs
Hiverner dans les poches foetales ...

Que dire
Des lettres envoyées aux ministres
Avec un timbre pour la réponse !
Des poèmes envoyés au diable
Avec une rage sans trous ?
Des protestations oubliées dans les poches ?
Et de la lutte des classes
Que tu poétisais
Faute d'avoir lu Marx !

Les pères de famille peuvent dormir tranquilles
Dans l'opacité de leurs mémoires encombrées
Du prix de la pomme de terre
Et de la haine de l'originalité
Les zones du délire se sont déjà beaucoup rétrécies ...
Jean,
Qui dira le bleu
Et la brisure
Qui dira la fêlure des espaces sanglés de fer forgé
Et l'évanescence des formes vouées à la rouille de la vie ?

Dans ta chambre de mort
Cela sent l'hôpital de Mallarmé
Le camphre et l'huile rance
Cela sent le capharnaüm de Khayyam
Les livres moisis
Et les bris des mots âpres
Qui te sont restés dans la gorge
Lambeaux de cris et de hurlements tissés
Dans l'étoffe des morts à jamais baillonnés
Par l'écume et le varech
Et les processions de grosses mouches bleues

Allumer des feux dans l'imaginaire des jeunes gens
C'est pire que provoquer des émeutes
Oudir des complots métaphysiques
Ou faire des discours à contre-courant.
C'est à ce moment là que l'on se rend compte que la poésie est
équivoque.

Le temps glauque et lourd Comme le
mercure qui coule Dans l'évier mal
débouché De la vie des poètes Dont les
veines plombées Gonflent comme des
citrons Abandonnés à la levure du
soleil

Muscles macérés dans les effluves des liqueurs
Les matins de grand harcèlement
Fulgurer la tenace et vieille hantise
De voir les morts déclamer des poèmes
A la face de leurs croque-morts
Les petits jours de grand deuil

Et de folie
Silence ...

Mais à quoi sert l'ambiguïté !
Un visage de mort n'est pas
Un miracle froid
C'est une appréhension couleur de citron jaune
Pire que l'attente d'un train
Qu'encerclé la torpeur et la géométrie.

Sommeils bouffis aux escales fastidieuses
Les clignotants des voitures nous couturent les paupières
Et nous empêchent de pleurer
Le vent rend obliques les devantures
Pour la consolation, il faudra repasser un jour d'austérité,
Mais le courage nous manque pour peindre le quotidien en bleu.
Entre deux fuites, les trams sonnent
Et résonnent dans nos têtes alourdies
Par l'appétit des fourmis.

Un rêche fourmillement de chenilles concomitantes
Mais ce n'est pas tout,
La mort, c'est aussi une limitation
Des structures mathématiques
Des vitesses mécaniques
Des annuaires téléphoniques
Des carnets d'adresse
~t des emplois du temps.
C'est, encore, un poisson qui nage dans l'amertume
Des acides aminés
Qui dessinent des ecchymoses dans la cage à football.

Nous ne savons rien de la transparence nos
rides striées de la sueur des jours

18

Se tendent au passage des métaphores
Il ne faudra quand même pas couper dans le poème
l'éternité n'est qu'un tatouage fugace
Une disponibilité à dévider les souvenirs
Au soufre et au fusin
Lorsque l'encre vient à manquer.

Il faudra cicatriser le sourire sur nos bouches
Larmes molles
Rêves coagulés
Le glacis de l'imaginaire
Zigzague entre nos tempes
Cinglés de fatigue
*\\u retour du cimetière.

C'est la poésie qui inventa
La fêlure
La mort ne pourra rien nous apprendre
Nous savions l'effritement des syllabes
Les forages de la douleur
Et les persiennes qui battent contre les cordes de la pluie.
Folles ces persiennes qui battent
Dans nos têtes
Transformées en pèches alcalines
Où le songe ronge
Les zestes d'orange
Qui baignent dans le puits du vin et de la folie
Alors que les prix grimpent
Les marchés ont des échafaudages compliqués
Et les enfants vrombissent autour des vols d'alouettes.

Etranges les rues de la ville Prises
dans leur cohue violacée

19

Lorsque passe un cortège -funèbre
Et que les trams se soudent aux chevaux
Et plaquent leurs ombres
Contre la tôle mal damée du ciel.

Nous autres,
Nous avons un ami à enterrer.
Partis à la recherche d'un cimetière herbu
A l'abri de la métaphysique
Et des mégères
Vites pressés pressurés sublimes
Défoncés par le marteau-pilon intérieur
Qui brise le verre de nos os.
Dans le trou où l'on fait descendre ton cercueil
La lumière foisonne à ras du sol
Le soleil est avec toi, Jean
Bonsoir.

les travailleurs immigrés en france par Juliette minces (1)

J. Minces, Sociologue française, auteur de plusieurs ouvrages : **Le Nord** (Maspero 1967).
Un ouvrier parte (Seuil 1968) consacrés à la classe ouvrière - CO -
auteur de «l'Algérie indépendante» (Maspero 1972) vient de consacrer 4 ans à une enquête sur les travailleurs immigrés en France.

politique des états fournisseurs (1)

Hormis la Yougoslavie, qui constitue un cas particulier parmi les pays fournisseurs de main-d'œuvre, tous les autres ont un point commun : les déséquilibres entre le niveau de développement économique et des forces productives, et l'accroissement de la population. C'est la raison pour laquelle on ne peut inclure dans cet ouvrage les pays membres de la Communauté Economique Européenne, entre lesquels il y a échange de main-d'œuvre et échange non inégal.

Il s'agit donc de pays où le problème principal est celui du sous-développement, qu'il soit régional ou national, si l'on peut dire. C'est pourquoi on peut les diviser en trois grandes catégories : ceux qui commencent à «décoller» économiquement, même si toutes les difficultés sont loin d'être résolues (Italie et depuis peu Espagne) , ceux qui demeurent sous-développés et liés à l'ancienne puissance coloniale : Maghreb, Afrique Noire, DOM-TOM, enfin ceux dont le sous-développement structurel n'est pas lié à la domination coloniale classique : Portugal, Grèce, Turquie.

Dans la plupart de ces pays la densité de la population ne paraît forte que parce que le développement économique, principalement l'industrialisation est très faible. La pauvreté des campagnes, très souvent renforcée par l'absence de réforme agraire ou par la transformation des structures agraires du pays, pousse les paysans à quitter la terre, où ils ne trouvent plus à s'employer, en un exode rural qui gonfle les villes où le nombre d'emplois est toujours trop faible pour éponger cette main-d'œuvre nouvellement venue. C'est

que l'exode rural n'est pas compensé par l'industrialisation, et que le secteur tertiaire est toujours surchargé. C'est cette inadaptation structurelle entre les modes de production industriel et agricole à l'ensemble de l'économie du pays qui fait parler de surpeuplement, dans la grande majorité des cas.

^ Le sud de l'Espagne, le Portugal, l'Afrique du Nord, la Turquie etc. Dire qu'une réforme *agraire* modifierait du jour au lendemain cet état de sous-développement serait faux. Mais l'absence de réforme des structures agraires - là où le problème se pose, c'est à dire presque partout sauf dans les pays d'Afrique Tropicale - permet de maintenir un ensemble de structures sociales arriérées, certes , mais dont profitent amplement les classes dirigeantes de ces pays.

Aussi l'envoi de la main-d'œuvre à l'étranger n'est pas fait pour permettre au futur travailleur industriel d'acquérir une qualification professionnelle dans un pays à économie développée, tandis que le pays d'origine entame une véritable politique d'industrialisation systématique et de modernisation de l'agriculture. L'envoi de cette main-d'œuvre est au contraire un moyen pour permettre à tous les pays fournisseurs de n'être pas contraints à ce choix, c'est à dire de maintenir ces pays dans leur état d'arriération économique. Ils se débarrassent en effet d'un problème plutôt que de le résoudre . L'arrivée sur le marché de l'emploi de tous ces paysans et aussi de nombreux jeunes risque de provoquer des secousses politiques et sociales qui seraient nuisibles aux classes dirigeantes en place, que ce soit la bourgeoisie traditionnelle ou les féodaux, que ce soit ces nouvelles bourgeoisies administratives, nées au lendemain de l'indépendance des pays du Maghreb et de l'Afrique francophone. Pour les uns il s'agit de ne pas perdre leurs privilèges, pour les autres de les accroître et les renforcer. C'est pourquoi il ne s'agit pas de migrations planifiées, réellement et volontairement temporaires - seul

le pays d'accueil, lorsqu'il a une politique d'immigration, les oblige à être temporaires.

Autrement dit, l'émigration est une soupape de sûreté pour les régimes en place, en allégeant le sous-emploi, c'est-à-dire, en le maintenant à un niveau qui permette l'habituelle pression sur les salaires, mais sans qu'il entraîne des difficultés telles qu'il puisse créer une situation politique explosive. D'un point de vue économique, elle aide jusqu'à un certain point les familles restées au pays de vivre, mais surtout elle permet des entrées de devises. Très souvent, grâce à des contrats commerciaux signés entre pays fournisseurs et pays d'accueil, elles servent à payer les importations des pays d'accueil. Ces importations sont rarement des biens d'équipement mais constituent plutôt des dépenses somptuaires dont les seules tirent bénéfice les classes dirigeantes...et le pays exportateur. On peut dire à coup sûr que la plupart des devises envoyées sous forme de salaire par les migrants ne sert pas à une politique générale d'investissements.

Le départ de cette main-d'œuvre vide les campagnes où le travail des champs ne peut même plus être effectué faute de bras. Les cultures qui permettaient à une famille de survivre, sont plus ou moins abandonnées au profit d'achat de denrées plus coûteuses que l'on effectue grâce au mandat du migrant. C'est le cas principalement de l'Afrique Noire. Ajoutons que les envois mensuels des travailleurs à l'étranger peuvent faire vivre jusqu'à dix personnes, à condition que le mandat arrive au destinataire. Les travailleurs marocains et jusqu'à il y a deux ans environ les travailleurs sénégalais, se plaignaient de détournement des mandats, ou de leur versement partiel avec retard.

Il est bien évident qu'aucun de ces Etats ne veut reconnaître les causes profondes - sociales, politiques et économiques - de l'émi-

gration, sauf l'Algérie peut-être qui affirme vouloir remédier au chômage. Pour tous, la justification première est la démographie. Il n'est pas nécessaire de rappeler les exemples de la Chine Populaire ou du Nord Vietnam pour réduire à néant ce genre d'arguments.

Un cas est cependant plus ambigu : celui du Portugal partagé entre le désir de voir se détendre la pression sociale née des très bas salaires et des problèmes politiques qui en découlent (mais qui ont toujours été reprimés); et le désir de conserver une main-d'œuvre qui commence à lui faire défaut, ainsi que des soldats pour continuer les guerres coloniales que le Portugal mène depuis 1961 dans ces «provinces d'Outre-Mer» que sont le Guinée-Bissau, le Mozambique et l'Angola. Enfin, le Portugal a également tout à craindre de la contamination possible par le syndicalisme français d'une population jusqu'à présent très peu politisée. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle des projections du film «O Salto» de C. Chalonge eurent lieu au Portugal pour décourager les candidats au départ en leur montrant les conditions de vie qui les attendaient en France.

En effet, pour le Portugal (c'est également le cas pour la Grèce depuis 1967) l'émigration a atteint un seuil critique : les départs, de l'ordre de 120.000 par an ne sont plus compensés par le surplus démographique (100.000 personnes par an environ). L'équilibre du pays devient de plus en plus précaire, l'émigration des jeunes de 20 à 30 ans empêche l'industrialisation du pays. Mais parallèlement les envois de salaires par les migrants constituent une source essentielle de devises : d'après la Banque de France, en 1969, un milliard de Frs. a été transféré au Portugal. C'est ce qui explique les difficultés et les lenteurs que rencontraient les candidats à l'émigration en même temps qu'un certain laisser-faire à l'égard des «clandestins». Querelles entre «politiques» et «économistes».

Cependant, certains pays fournisseurs essaient de maintenir le contact avec leurs ressortissants à l'étranger, soit pour mieux contrôler leur activité politique (c'est le cas du Portugal dont les agents surveillent étroitement les concentrations de travailleurs en France), soit pour essayer de les organiser et de les aider socialement (cours de langues, aide sociale et sanitaire) et juridiquement. Il s'agit dans ce cas de ne pas se couper politiquement d'une masse de travailleurs susceptibles de remettre en question certaines options de leur pays, en se sentant totalement abandonnés par leur gouvernement. C'est le cas de l'Algérie qui a tenté de relancer une Amicale des Algériens en Europe, ou de la Tunisie qui a essayé de reconstituer au sein de son émigration des cellules du Néo-Destour. Quand aux yougous-laves, c'est plutôt à travers les relations entre leurs propres syndicats et les syndicats français que le lien avec leurs ressortissants est directement maintenu.

Il y a un point commun entre les trois pays du Maghreb et les Etats d'Afrique dite francophone. Ce sont leurs «liens traditionnels» avec la France.

Anciennement sous domination française, ces Etats, devenus indépendant, ont conservé ce que très diplomatiquement, on appelle des relations privilégiées avec l'ancienne Métropole. Ce qui signifie à travers les échanges commerciaux : la France est généralement le premier fournisseur et le premier acheteur de ces jeunes Etats (dont la balance commerciale est toujours déficitaire) ; leurs productions demeurent les mêmes que celles qui avaient été développées pendant la période coloniale et continuent à être très dépendantes de la demande de l'ancienne métropole.

Seule l'Algérie a tenté dès le début de diversifier ses marchés. Mais le problème du vin et des hydrocarbures attestent de la fragilité de sa réussite.

Le Maroc, a lui aussi, tenté d'élargir le champ de ses amitiés.

En outre, la France conserve sur tous ces pays une influence politique directe d'autant plus grande que la domination économique ou des capitaux subsiste plus fortement.

Pour ces pays, l'envoi en France de main-d'œuvre correspond en quelque sorte à la vente à la France de matières premières. L'avantage pour la France, c'est que cette main d'oeuvre produit en outre de la plus-value.

Si l'Algérie par exemple, cherche de nouveaux débouchés étrangers, à sa main-d'œuvre, c'est que - mis à part la conjoncture française actuelle qui entraîne le gouvernement français à reconsidérer sa politique d'immigration - les désaccords entre la France et l'Algérie ont des répercussions directes sur le nombre autorisé des entrées de travailleurs algériens. Autrement dit, les liens de domination qui subsistent entre la France et ses anciennes possessions trouvent aussi leurs applications dans sa politique migratoire.

Ajoutons enfin que l'aggravation de la situation économique de ces pays laisse prévoir un nombre accru de candidats au départ vers la France et les autres pays d'Europe Occidentale. Si la crise économique que connaissent à l'heure actuelle ces pays d'Europe, s'amplifie, là encore, ce seront les pays du Tiers-Monde qui en ressentiront les effets les plus graves, principalement cette main-d'œuvre à exporter, qui trouvera moins facilement de débouchés.

les causes de l'émigration au maroc

Des trois pays du Maghreb, c'est encore le Maroc qui connaît le sous-développement le plus aigu, dû à des structures socio-politiques que la grande bourgeoisie n'a eu intérêt à modifier radicalement. Avec une population de plus de 14 million d'habitants, le Maroc a un rythme d'accroissement démographique parmi les plus élevés (3,3% par an) même pour le Tiers-Monde. Ajoutons que les moins de 15 ans forment à peu près la moitié de la population totale actuelle. L'agriculture qui occupe près de 70% de la population active, ne contribue que pour 32% au P.I.B. - Elle demeure, dans le cas de la petite prop

riété, particulièrement archaïque (1). La pauvreté a poussé de nombreux paysans à vendre ou à hypothéquer des terres. Le secteur moderne dans l'agriculture (agrumes) demeure minoritaire.

Entre 1960 et 1966, le revenu individuel n'a pratiquement pas augmenté et tournait autour de 175 dollars par an. «Le déficit de l'emploi est le plus considérable du Maroc : 550.000 dans les villes, 1.860.000 dans les campagnes, et il augmentait de 215.000 unités par an en 1966 (2). Un plan quinquenal couvrant la période 1968 -

1) Le monde du 28/29 mars 1971.

2) cf. A. Tiano : « Le développement économique au Maghreb » cité p. Granotier 1968 .

1972 devait assurer le développement du pays, grâce à un montant total d'investissements publics d'à peu près 7,6 milliards de DH dont plus de 2,5 milliards affectés à l'agriculture (y compris la construction de barrages) pour 675 millions à l'industrie. De plus, le développement économique, s'il arrive à s'amorcer, ne peut suivre l'accroissement démographique. On estime que pour la période couvrant le plan quinquennal, l'accroissement de la demande d'emplois devrait être de l'ordre de 710.000 unités. Or, le plan ne prévoit que 485.000 emplois nouveaux. L'archaïsme des méthodes de production agricole et le faible développement industriel, liés à l'augmentation continue de la population non seulement engendre le chômage (dont le taux est le plus élevé du Maghreb), mais encore nécessite de multiplier les importations y compris de produits alimentaires de première nécessité. Tout ceci contribue par conséquent pour une large part au déficit sans cesse accru de la balance de paiements . Là, comme ailleurs, les grandes difficultés que connaissent les agriculteurs, donnent naissance à un exode rural qui gonfle démesurément les villes et accroît encore le problème du travail urbain.

La solution à de telles difficultés est de plus en plus devenue l'émigration, principalement vers la France. Cette émigration vers la France semble s'être faite en trois phases.

Après la deuxième guerre mondiale, les besoins Français en ..main-d'œuvre amènent une grande importation de travailleurs marocains, ramassés pour la plupart par des camions appartenant aux entreprises demandeuses, °oarticulièremment les Houillères. Ils seront dirigés vers les Mines du Nord et du Pas-de-Calais, vers Saint Etienne et la Lorraine. Ces émigrés constituent le premier noyau de la colonie marocaine en France. Ils feront venir *rères et cousins, et constitueront ce qu'on appellera une immigration «par grappes»

(et non individuelle) qui gardera souvent les structures traditionnelles tribales de leur pays d'origine.

La deuxième phase peut être située de 1950 à 1960. Il s'agit toujours d'une émigration «par grappes» et par entraînement. Les travailleurs se dirigent là où leurs compatriotes les ont précédés, c'est à dire souvent vers les mines et les industries de transformation, le bâtiment. Le gouvernement français se charge directement de leur venue et organise la répartition géographique de cette immigration. Les premiers venus ont pu constituer un pécule et un certain nombre d'entre eux ont ouvert en France de petits commerces comme des hôtels, des cafés, des épiceries. On compte à cette époque 30.000 Marocains en France.

La troisième phase qui s'étend de 1960 à nos jours voit l'émigration sans cesse croître. C'est en principe une émigration organisée, grâce à la convention franco-marocaine signée en 1964, mais en réalité - et c'est après tout, le cas de tous les pays fournisseurs - elle n'est pas planifiée par les autorités marocaines.

Pourtant l'octroi du passeport ne se fait pas aisément et doit en principe être accompagné d'un contrat de travail. Mais là encore - comme au Portugal - tout s'achète. Et il n'est pas rare qu'un candidat marocain à l'émigration obtienne moyennant finances des papiers qui ne sent même pas à son nom, mais qui lui permettront de quitter le pays. C'est une des raisons des difficultés administratives que rencontrent certains travailleurs marocains en France, notamment en ce qui concerne le paiement au pays de ses allocations familiales. Cette immigration d'origine urbaine s'adapte mieux à la vie industrielle française. C'est parmi elle qu'on trouve le moins de manœuvres, bien que comme toutes les immigrations, elle soit victime, d'une certaine disqualification.

les causes de l'émigration en algérie

C'est tout au début du siècle que l'émigration algérienne commence vraiment. Elle avait été précédée par l'arrivée de colporteurs, marchands ambulants, les «turcos» qui fréquentaient essentiellement les grands centres, les plages et les stations thermales.

Vers 1905 arrivent les premiers travailleurs, principalement des Kabyles originaires de Tizirt, Port Cusydon, Bougie ... Ils se fixent surtout dans la région marseillaise, où ils sont employés en particulier dans les huileries. Vers 1912, ils sont entre 4 et 5.000 en France ; dont 2.000 Kabyles travaillent notamment dans les savonneries et les docks, et environ 1.500, dans les mines et les usines du Nord et du Pas-de-Calais. A la veille de la première guerre mondiale, il y avait 30.000 Nord-Africains, à grande majorité algérienne, en France.

La guerre de 14-18, nécessitant un effort national accru, on refa appel à l'aide fournie par l'Outre-Mer. Le 14 septembre 1916, un décret permettra de rassembler les travailleurs des colonies et des protectorats pour qu'ils viennent travailler dans les usines françaises. L'immigration s'organise et prend le pas sur les départs individuels. A la fin de la guerre l'Afrique du Nord avait fourni à la France semble-t-il 175.000 soldats et 150.000 travailleurs. Pendant la guerre des contrats de travail avaient été établis, valables pour un an et renouvelables, assurant aux migrants que les salaires seraient égaux à ceux des français de même profession et de même

catégorie. Ces étrangers étaient employés dans les usines fabriquant du matériel de guerre, des munitions, dans l'armée (Intendance , Génie, Aéronautique) dans les transports, les mines, l'agriculture et les chantiers implantés dans la zone des années. Ayant besoin d'eux on les «soigna». Vint la fin de la guerre. Pendant une brève période leurs services ne furent plus demandés. Ils retournèrent au pays pleins de récits alléchants.

Mais entre les années 20 et 24, on fit à nouveau appel aux Maghrébins. 120.000 Nord-Africains revinrent en France, dont 100.000 Algériens, 10.000 Tunisiens et 10.000 Marocains. L'attrait des salaires métropolitains, bien supérieurs à ceux du pays d'origine fut, évidemment un élément déterminant de cette émi-gration. On assista alors a une forte campagne xénophobe en France. Et sous la pression des colons, inquiets de la raréfaction de la main-d'œuvre, le gouvernement général limita les déplacements. Cela correspondait aussi au désir des Pouvoirs publics français, qui prenaient prétexte de considérations sanitaires pour diminuer l'immigration. Ces mouvements, bien qu'en recul, demeurèrent cependant importants. Puis vint la crise économique de 1929. Bien entendu, les compressions de personnel atteignirent d'abord les étrangers. Jusqu'en 1936, les entrées ne cessèrent de diminuer. En juillet 1936, un décret rétablissait la libre circulation entre l'Algérie et la Métropole. Il suffisait que le migrant possédât une carte d'identité. Ce fut un rush tel que de nouvelles mesures limitatives furent prises, rétablissant outre la carte d'identité, le cautionnement et la visite sanitaire. Parallèlement les travailleurs maghrébins se retrouvèrent face à la concurrence de polonais et de tchécoslovaques engagées en France «Pour des raisons de politique internationale par les Houillères et les entreprises métallurgiques».

Pendant la deuxième guerre mondiale, le mouvement migratoire cessa complètement et provoqua même le retour d'un grand nombre d'Algériens dans leur pays.

L'émigration algérienne ne reprit vraiment qu'à partir d'octobre 1946. Mais seule l'immigration organisée put fonctionner. Le Ministère de Travail fut chargé du recrutement et du transport jusqu'au lieu de travail. 3.000 emplois furent offerts dans les mines . Tous les frais, y compris l'hébergement étaient à la charge de l'employeur. Ces mesures n'eurent guère de succès. Mais avec l'augmentation des rotations des navires, les migrants purent se rendre librement en France et préférèrent ne pas passer par l'administration. Jusqu'en 1950, la visite sanitaire fut la seule mesure de contrôle au départ d'Algérie. Par le décret du 8 juin 1940, le migrant était obligé de se présenter dans les 48 heures, à la mairie de sa nouvelle résidence. Par de nouveaux décrets, en 1946 et 1947, ces mesures devaient s'appliquer à toutes les personnes venant d'Algérie, Européens et Algériens. Elles furent supprimées en 1950. à la demande de l'Assemblée Algérienne. On assista alors à un afflux considérable de migrants vers la France. En 1950, on estimait à 200.000 environ le nombre d'Algériens dans la Métropole ; en Algérie même , le développement économique étant très inférieur à la pression démographique qui s'était accrue. Tandis qu'un très grand nombre d'emplois était libéré par le départ des prisonniers allemands et d'un grand nombre de travailleurs polonais «invités à regagner leur pays». Pour les Maghrébins, la venue en France leur permettait de faire vivre leur famille restée au pays et qui n'avait pratiquement d'autres ressources que ce qui lui était envoyé par le migrant. En France, cependant, les entreprises donnaient la préférence aux italiens.

Pourtant l'émigration continua à progresser, tout en évitant les services chargés de l'organiser. A partir de 1952, les services de la main-d'œuvre connurent une nouvelle impulsion en recrutant des «betteraviers», ouvriers agricoles amenés deux fois par an en France, au printemps et à l'automne. Devant l'efficacité de ce recrutement, et pour permettre une meilleure organisation de la main-d'œuvre,

L'Office Algérien de la main-d'œuvre (OFAMO) fut créée en 1956, qui devait être en liaison avec les représentants des employeurs métropolitains et algériens, les compagnies de transport et tous les services publics susceptibles d'apporter leur concours aux migrants. Mais la guerre d'Algérie avait éclaté, et de nombreux travailleurs algériens soutinrent en France, par des grèves tournantes, des manifestations etc. Le mouvement de libération nationale. Pourtant leur nombre ne s'amenuisa pas et à la veille des accords d'Evian, il y avait plus d'Algériens (entre 400.000 et 600.000) que d'Italiens en France.

Causes de J'émigraHon.

L'émigration algérienne fut au début interne. Stimulée par l'accroissement de la population des campagnes, elle se dirigea d'abord vers les villes, puis vers le Maroc et la Tunisie où elle avait commencé au début du siècle. Mais l'exécutoire étant insuffisant, ces deux pays connaissant grosso-modo les mêmes problèmes que l'Algérie, les migrants commencèrent à se diriger vers la France. C'est que l'appauvrissement des sols laissés aux algériens ne cessait de s'aggraver (érosion, etc.) tandis que le système colonial avait dévolu les meilleures terres aux français. Les revenus étaient donc extrêmement bas. Ce qui provoqua un exode rural massif vers les villes de la côte. Mais les grandes cités ne pouvaient loger ni surtout fournir du travail aux nouveaux arrivants. L'industrialisation du pays avait été négligée par la puissance coloniale : l'industrie algérienne ne représentait que 2.7% (mines, construction et travaux publics inclus) du revenu national et ne fournissait avant l'indépendance que 125.000 emplois. La plupart de ses produits industriels étaient amenés de France.

Il n'y avait d'autre solution pour vivre que d'émigrer. Et les employeurs français recherchaient de la main-d'œuvre étrangère. Parallèlement, au lendemain de la deuxième guerre mondiale, l'Algérie connaît - et continue actuellement de connaître - un essor démographique considérable (2,5%). Le pays, à cause de son organisation politico-économique, n'était plus en mesure de faire vivre toute sa population. Vers 1950, il y avait en Algérie environ 800.000 chômeurs ou sous-employés, la plupart d'origine rurale. C'est là qu'on recruta les migrants.

Après l'indépendance, ces mêmes problèmes demeurèrent. Du point de vue démographique, l'Algérie comptait en 1966 près de 12 millions d'habitants et sa population s'accroît de 350.000 personnes chaque année. Faute de réforme agraire véritable ; la terre ne put faire vivre davantage de paysans, qui ne virent pas non plus leurs conditions s'améliorer. Les domaines abandonnés par les colons furent mis en autogestion, ou en coopératives, mais la production agricole baissa, et le nombre d'employés dans ces formes ne varia guère. Les petits paysans pauvres connurent des difficultés accrues du fait de la pression démographique ; l'exode rural s'amplifia. Les villes devinrent pléthoriques, les bidonvilles se multiplièrent. Bien que le départ des français entraîna la libération de 450.000 emplois environ (180.000 dans l'économie urbaine, 150.000 dans la fonction publique et 120.000 dans l'armée) le nombre de chômeurs demeure considérable et atteint 64% de la population active des villes Sans parler du chômage partiel. Quand à la population active agricole (65 à 70% de tous les actifs), elle ne contribue en 1964 que pour 20% du produit intérieur brut.

De nombreux travailleurs retournèrent en Algérie au lendemain de l'indépendance, mais ne trouvant pas à s'employer, les mouvements migratoires continuèrent, même s'ils sont en diminution.

Il est vrai que compte tenu des meilleures conditions qu'on leur y fait (salaires logements) les travailleurs algériens ont commencé à se diriger vers l'Allemagne, même s'ils ne peuvent généralement y faire venir leur famille. Il est vrai aussi que les limitations du nombre des entrées annuelles, imposées en 1968 et renforcées en 1971, poussent les travailleurs algériens à chercher d'autres pays d'accueil que la France.

Car à la faveur des marchandages entre la France et l'Algérie sur les vins et les pétroles, les migrants algériens se sont trouvés non seulement en butte à une recrudescence de campagnes et manifestations xénophobes, mais encore directement dépendants des fluctuations politiques entre la France et l'Algérie. Obligés d'émigrer pour vivre, ils sont à la fois les victimes des décisions limitatives du gouvernement français, mécontent de la politique pétrolière algérienne, et victimes d'une certaine politique algérienne qui continue à compter sur l'émigration pour résoudre même en partie le problème de l'emploi. En effet, malgré un plan quadriennal 1970-1973 - considéré extrêmement ambitieux, qui se fixe un objectif de 27,7 milliards de dinars d'investissements totaux (dont 12,4 pour l'industrie) les besoins demeurent nettement supérieurs aux ressources. Sans parler des nombreux obstacles que les responsables algériens continuent à connaître.

Parmi ces obstacles on peut citer la jeunesse **de la population** : 6 algériens sur 10 ont moins de 20 ans.

Ceux-ci constituent sans doute une force pour l'avenir mais actuellement, cette population n'est pas encore en activité ; **le niveau de** l'emploi : entre 1966 et 1975, les planificateurs estiment que la population active passera de 4,5 à 6 millions de personnes environ, alors que le nombre d'emplois ne progressera qu'à peine, compte tenu des besoins, sans compter le nombre élevé de chômeurs actuel-

lement à la recherche d'un travail et d'émigrés. (Or, en 1966 il y avait déjà 610.300 chômeurs intégraux déclarés, auxquels il faudrait ajouter 340.000 travailleurs temporaires dans l'agriculture et 5.000 dans le secteur industriel et les transports. De nombreuses personnes se déclarent au travail, mais n'exercent en réalité qu'un métier de fortune en ville ou sont sous employés dans l'agriculture), **la fragilité de l'encadrement** : en 1966, on comptait 1) Cf. M. Trebous ; « Migrations et Développement . Le cas de l'Algérie . OCDE. Paris 1970 2600 cadres supérieurs (dont la moitié environ de cadres non algériens) et 1000 cadres moyens. En 1973, les besoins seraient de 25.000 cadres supérieurs et de 45.000 cadres moyens environ. «Compte tenu des prévisions de formation (même optimistes), il y aurait à cette date un déficit de près de 6.000 cadres supérieurs et 8.000 cadres moyens». Or, la pénurie des cadres et d'ouvriers qualifiés en Algérie empêche un grand nombre d'entreprises de tourner à plein rendement et entraîne l'appel à des cadres étrangers, ruineux pour l'économie du pays.

Enfin le choix même des nouvelles implantations industrielles, nécessitant un nombre relativement limité d'ouvriers, ne permet pas de pallier le problème de l'emploi. Le dernier frein important est bien entendu les difficultés du financement lui-même.

L'Algérie pourtant reçoit annuellement plus d'un milliard de francs, de ses travailleurs en France, autant que ce qu'elle tire de ses hydrocarbures. D'après la revue Algérie-Actualité, il y aurait eu, en 1969, un million trente mille chômeurs. Compte tenu de la pression démographique, il y aurait annuellement 100.000 nouveaux candidats à l'emploi. C'est pourquoi on imagine l'inquiétude du gouvernement algérien quand Paris limite à 35.000 le nombre des entrées annuelles de travailleurs algériens en France ! C'est que le paysan algérien qui a vécu la lutte de libération nationale risque de

ne plus accepter encore longtemps ces explications officielles justifiant le sous-emploi, à savoir les séquelles du colonialisme, et la nécessité de donner d'abord du travail à ceux qui sont restés au pays. De même pour les jeunes qui vont bientôt arriver en âge de travailler, la «guerre est finie», seules les réalisations concrètes marqueront. Les travailleurs algériens nouvellement émigrés «n'acceptent plus de gaité de cœur de s'expatrier ; ils sont assez amers. Cependant l'émigration commence à poser un problème au gouvernement algérien ; c'est que de nombreuses familles ont rejoint le migrant en France ; entre 1968 le mouvement était devenu important. Lorsque toute la famille quitte le pays, le salaire reste en France. Ce sont donc des devises en moins qui sont rapatriées. En outre, le nationalisme des dirigeants leur fait craindre pour la jeunesse», les apports étrangers susceptibles de modifier sa mentalité». C'est pour quoi l'émigration familiale est déconseillée. En ce domaine les autorités algériennes rejoignent les autorités françaises qui souhaitent ne pas voir s'installer en France une «colonie de peuplement» dont l'insertion est malaisée. Il semble toutefois que depuis 1968, les accords concernant la circulation des personnes entre les deux pays aient quelque peu renversé cette tendance, en facilitant les retours temporaires.

W

Ajoutons cependant que, de tous les pays fournisseurs de main-d'œuvre, à part la Yougoslavie, c'est l'Algérie, malgré ses échecs et ses atermoiements, qui tente le plus sérieusement de sortir de l'impasse du sous-développement.

les causes de l'émigration en tunisie

En tunisie la structure féodale de la société fut brisée au lendemain de l'indépendance au profit de ce que l'on appelle le «socialisme Deslourien» qui donna naissance à une bourgeoisie administrative moderniste. Les principes fondamentaux de ce socialisme destourien, rédéfinis lors du Congrès de 1964 établissent la coexistence de 3 secteurs, dans l'appropriation des moyens de production:

le secteur privé le
secteur étatique le
secteur coopératif.

L'état prend en charge les secteurs de base et peut intervenir chaque fois qu'une entreprise privée fait preuve de mauvaise gestion. Malgré cette apparence de rigidité, il s'agit d'une économie de marché, bien qu'étroitement contrôlée.

A partir de 1967 et jusqu'en 1969, le gouvernement tunisien décide la collectivisation forcée de l'agriculture, du commerce de détail et d'une partie de l'artisanat. La production baisse aussitôt, paysans et artisans se considérant comme salariés de l'Etat. La brutalité des mesures de collectivisation indispose les nouveaux coopérateurs, trop attachés à l'exploitation individuelle. En outre pour des raisons toniques (encadrement très insuffisant dans les exploitations modernes de 1.000 Ha ; le passage des méthodes de culture traditionnelles aux méthodes de culture moderne - qui touche en-

viron 5 millions d'hect. - nécessitant des investissements trop élevés), le paysan voit son niveau de vie baisser. Car les coopératives agricoles doivent auto-financer une partie de leur investissements. Les salaires - qui auraient dû être, selon les plans, de 2.500 frs. par an - tombent à 700 Frs. - Et comme l'élevage individuel et les exploitations personnelles sont interdits - l'autoconsommation est devenue impossible - le paysan ne vit plus que sur son seul salaire, très insuffisant. En fait, il est devenu plus pauvre qu'avant la collecti-visation.

Depuis août 1969, la collectivisation, telle qu'elle avait été pratiquée est condamnée - par ceux - là même qui avaient aidé à la mettre en place d'ailleurs et son promoteur principal, Ben Saiah, déchu comme seul responsable des erreurs passées. C'est ainsi qu'on revient à une agriculture et à un commerce dominés par le secteur privé. La rentabilité redevient la clé* de voûte de l'économie tunisienne.

En septembre 1970, on renonce à la collectivisation du secteur agricole ; les gouverneurs reçoivent des circulaires leur recommandant de dissoudre toutes les coopératives établies depuis janvier 1969 qui ne seraient pas viables, que ce soit d'un point de vue techniques, financier ou psychologique. Cette définition de la viabilité s'applique à la plupart d'entre elles. L'Etat cependant continue à avoir à sa charge les secteurs de base et contrôle toute la production ainsi que la distribution des biens de première nécessité. Cependant, tout en conservant la planification, les mécanismes de l'économie de marché sont rétablis.

Actuellement la priorité est donnée à l'agriculture dont le développement est considéré comme la base de toute croissance de la Tunisie. On assiste parallèlement - si l'on croit les déclarations officielles - à une nouvelle politique d'investissements dans l'industrie;

les entreprises publiques sont assainies, l'entreprise privée est choyée. C'est qu'en 1968, la production agricole était inférieure à celle de 1960. Entre cette date et 1969, le revenu par capital n'avait guère augmenté, malgré un gros effort d'investissements. La conséquence en fut la faiblesse du pouvoir d'achat de la grande majorité des Tunisiens. Ce qui entraîna de ce fait une mévente des produits industriels. En outre la balance des paiements - la Tunisie exporte essentiellement des phosphates et de l'huile d'olive - a vu son déficit s'aggraver régulièrement.

En 1970, le gouvernement décidait que 20% des terres domaniales seraient louées ou vendues. Sur les 400.000 ha. de coopératives de production établies sur des terres domaniales, une moitié serait consolidée, l'autre devenant des coopératives de service. Parallèlement, les coopératives locales de commerce disparaissaient au profit des entreprises privées. ! l en a été de même pour les coopératives régionales de commerce de gros.

Donc, malgré toutes ces mesures, on retrouve en Tunisie toutes les caractéristiques du sous-développement. L'agriculture dominante et pauvre, occupe 55% de la population active, mais ne contribue que pour 22% ?u P.I.B. - Le secteur tertiaire est l'autre «débouché», comme partout pléthorique et souvent parasitaire. Actuellement, il est prévu de développer des industries fournisseuses d'emplois-, mais l'accroissement démographique de la population (2,5% par an) . bien aue légèrement freiné par des tentatives audacieuses, dans le cadre du Maghreb - de planning familial rend là aussi précaires les mesures envisagées pour le développement économique du pays. Sous-emploi *si* difficultés dans l'agriculture, comme partout ailleurs, ont gonflé démesurément les villes et rendu encore plus inquiétant le chômage urbain. L'émigration fut dès 1960 encouragée. En 1964, il y avait 46.749 Tunisiens en France. En 1970 leur nombre avait

presque doublé. Si cependant l'émigration tunisienne n'a pas atteint l'aspect «apocalyptique» des émigrations marocaine et algérienne, c'est essentiellement parce que la surpopulation est moins grave en Tunisie que chez ces deux voisins maghrébins.

*Fenêtre
1e réel imaginaire*

le sacre de Fimmigt

LES BONS IMMIGRÉS
S'ARRIVE DES PAYS DE L'EST
TRAVAILLEUR
COMME VOUS
DU SOUFFRIR!

ET IL Y A LES MAUVAIS IMMIGRÉS
QU'EST-CE QUE C'EST CE MACAQUE?
UN DÉSERTEUR PORTUGAIS, CHEF
IL N'A PAS DE PAPIERS

DES MAUVAIS PARTOUT.
LES ARABES C'EST TOUT BON OU TOUT MAUVAIS IL N'Y A PAS DE MILIEU
QU'ILS SOIENT BONS OU MAUVAIS ILS N'ONT QU'À RESTER CHEZ EUX

RANGER C'EST DES PERS LOUCHE
DIRE QU'ILS SONT PAS LOUCHE
PARCE QU'ILS SONT PAS LOUCHE

HEUREUSEMENT, LA POLICE LES SURVEILLE.
MADemoiselle CHVATEZÈRE
JE VOUS RENOUVELLE VOTRE PERMIS DE SÉTOUR SI VOUS ME RACONTEZ CE QUE VOUS FAITES AU M.L.F. AVEC VOS PETITES CAMARADES?
SALE FLIC SEXISTE, CHAUVINISTE, MÂLE! DEQUILLASSE MÔCHE SCHWEIN!

UN ÉTRANGER, C'EST BON QU'À FAIRE CE QUE LES FRANÇAIS NE VEULENT PLUS FAIRE
DE QUOI ILS SE PLAIGNENT, LES O.S. DE CHEZ RENAULT? C'EST TOUT DE MÊME PLUS DANGEREUX DE CONDUIRE UNE RENAULT QUE DE LA FABRIQUER! ET JE NE SUIS MÊME PAS PAYÉ POUR MÊME S'ALLER AVEC!

COMME PAR HASARD, ON N'A JAMAIS ENTENDU PARLER DE GRÈVES DANS UNE VEINE D'ARMEMENT.
J'AI PRÉSENTÉ MON FILS À L'INGÉNIEUR, IL A DIT QU'ON POUVAIT LE METTRE AUX CHENILLES MAIS QU'IL FALLOIT QU'IL SE COUPE LES CHEVEUX
FAUT RECONNAÎTRE QU'ON A DES AVANTAGES

LE FRANÇAIS, IL AIME LA BELLE OUVRIÈRE
ELLES SONT AUSSI BELLES QUE CELLES QUE SE FIGURAIENT LES BOCHES QUAND J'ÉTAIS TRAVAILLEUR IMMIGRÉ EN ALLEMAGNE PENDANT LA GUERRE

... C'EST QUE LES SALES SOIENT TOUS SALES DANS LA MAIN D'ŒUVRE NATIONALE.
D'UN PAPIER, JE DONNE UN TAMPON "SECRET" ET "OU" TRÈS TRÈS "H"?
JE N'EN SAIS PAS SI J'AI LE DROIT DE VOUS LE DIRE

J'ACCEPTÉ DE TRAVAILLER COMME UNE BÊTE POUR UN SALAIRE DE MISÈRE EN VIVANT DANS UN TAUBIS INSALUBRE ET D'ÊTRE PAS FETIKÉ DEUF AÏJTÀ À HAÏ ÉTOFFE SI VOUS AVEZ UN DOUTE DE MA VOIR AUCUNE OPINION POLITIQUE ET ÊTRE PRÊT À DÉNONCER IMMÉDIATEMENT À LA POLICE TOUT COMPATRIOTE LISANT UN JOURNAL D'OPPOSITION AU GOUVERNEMENT. AMEN

BIEN, JE VOUS FAIS...

iiiXoh - 0
V16-ic A AT,
MeiS6> US
LAÏSSONS PAS ENVAHIR...
HEUR... vsL t essr..
PATA!

<^fei?
FRANCE AUX FRANÇAIS!
I-OIV
I QS, V> S, «oW*5, ES!
VL VcrVV-aoSi
BRAY BRAVO

une conscience nommée : pet

Partout on révise son Attitude.

LA PETITE
C'est la dernière lettre au meilleur offrant

1 de plu, en pi- fe<n de pétrole, Uad* fu'ly en a de j-j-f-in " Mioin "
li n'y-3 OAS longtemps que nous. iKliitit de barbares...
Deux tu veux de l'essence?
Sais-tu la grande nouvelle? Notre fille s'est fiancée à un travailleur immigré!

De plus en plus d'automobilistes et businessmen deviennent nahotnéti (La religion <juï croissit le plusv>): Seul façon de se procurer de l'essence

GRATUIT! LE GARDET DE ESSO ET LE KORAN EN ADAPTEMENT!
CHEVRON

Bof, ça vaut pas la peine
s pays Arabe*, iront ils cdomiser l'Europe et &#* Unit?
Avec une telle conscience travailleur immigré ils ne sont pas prêts chose.

Où on ne veut pas fsimiltir à rhlam, l'a.uto séteini qu'on n'en sait rien?**

Mouloud Mammeri

par

Jean Déjeux Salah Dembri

les chemins de la liberté



Mouloud Mammeri est connu d'un large public de jeunes qui étudient au lycée l'Opium et le Bâton, mais également du grand public par ses romans et ses conférences en Algérie et en France. Les regards se portèrent
48 vers lui dans telle ou telle occasion, où à la tête de l'Union des Ecrivains algériens notre auteur dût subir alors les feux des polémistes.

Les anciens n'ont sans doute d'ailleurs pas oublié les attaques dont Mammeri a été l'objet en 1953, après la parution de la Colline oubliée, et sur lesquelles je reviendrai. Les critiques, hier comme aujourd'hui, portent sur «l'engagement» de l'écrivain. Mais qu'est-ce que «l'engagement» et qu'est-ce qu'un «révolutionnaire» ?

Comme le disait Abdellah Mazouni à la fin d'un entretien instructif avec Mouloud Mammeri : «Bien sûr, il se trouvera quand même des critiques qui vous recracheront, sans toujours se l'avouer, de n'avoir pas écrit les romans qu'eux-mêmes auraient voulu écrire. Que ne se mettent-ils à l'ouvrage, ces critiques bornés qui transformeraient tout écrivain en larbin s'ils en avaient le pouvoir et qui, faute d'y parvenir, s'efforcent, du moins, de le réduire parfois au silence» (1).

Les premiers romans de Mohammed Dib montrent une unité et une continuité dans les idées. Les trois romans de Mouloud Mammeri s'inscrivent également dans une unité, celle de trois temps de la vie du peuple algérien. Le héros, parti de sa colline oubliée, récupère peu à peu le souvenir de cette colline, se réveille de son sommeil de juste se retrouve lui-même en prenant les chemins de la liberté, c'est-à-dire en participant au combat pour l'indépendance, refusant l'opium et le bâton. Enfin, on peut reconnaître aussi l'indépendance et la sérénité que notre auteur s'est montrés dans les débats et les polémiques où sont soulevés les problèmes de l'expression française et de « l'engagement » politique entre autres, sans qu'il faille du reste dramatiser ces escarmouches.

Quête de la liberté chez le héros des romans et maintien de sa propre liberté pour le romancier lui-même, c'est ce que je voudrais exposer.

Jean déjeux

quelques indications sur sa vie

Mouloud Mammeri est né le 28 décembre 1917 à Taourirt-Mimoun en Grande Kabylie. Son père était titulaire du certificat d'études et parlait bien le français pour réciter Victor Hugo et Bourdaloue : il était l'amin du village. La langue maternelle de notre romancier est le Kabyle, mais il apprit le français à l'école primaire de son village (école construite en 1883). « je me souviens que j'allais à l'école pieds nus dans la neige » , dit-il. A onze ans, il part chez son oncle à Rabat et il entre en sixième au lycée Gouraud. Ce fut alors un véritable traumatisme, une espèce de tempête absolument effroyable, nous dit Mammeri (2) : il reçoit le choc de la culture occidentale et découvre un monde qui lui était étranger, par le biais de la langue française. Non préparé à cette révolution, ce sont de véritables destructions qui s'opèrent dans ce à quoi le jeune Algérien avait cru avec le plus de ferveur. Il en a traîné les séquelles très longtemps dans sa vie, dit-il. Quatre ans après, Mammeri rentre en Algérie et il étudie au lycée Bugeaud où il prépare ses deux baccalauréats. De là il passe au lycée Louis Le Grand à Paris ; il avait alors en vue l'Ecole Nationale Supérieure. Deux années s'écoulèrent. La guerre de 39 le trouva en vacances à Alger.

Mobilisé du 9^e R.T.A. , Mouloud Mammeri suivit l'Ecole d'Aspirants de Cherche!!. Libéré en octobre 1940, il s'inscrit à la Faculté d'Alger. Remobilisé après le débarquement américain en Afrique du Nord, il participe aux campagnes d'Italie, de France et d'Allemagne.

Paris le retrouve ensuite. Mammeri y passe avec succès le concours de professorat de lettres et il rentre en Algérie en septembre 1947. Professeur à Médéa en 1947-48, à Ben Aknoun ensuite où il enseignait Virgile, Démosthène et la littérature française.

Puis éclate la guerre de libération. Durant la bataille d'Alger en 1957, Mouloud Mammeri rédigeait une pièce de théâtre Le Fœhn, mais il dût détruire son manuscrit et aller à cette époque se réfugier au Maroc pour échapper à la répression, trois membres de sa famille ayant été déjà arrêtés.

Mammeri rentre en Algérie à la fin de 1962. Il est actuellement professeur à l'Université d'Alger et directeur du Centre de Recherches Anthropologiques, Préhistoriques et Ethnographiques.

Ses œuvres sont composées essentiellement de trois romans : La Colline oubliée, paru en 1952, Le Sommeil du juste, en 1955, L'Opium et le Bâton en 1965, tous trois édités chez Pion à Paris. L'auteur a fait paraître encore une étude sur l'évolution de la poésie kabyle dans la Revue africaine en 1950, le scénario d'un film « Le village incendié » dans Révolution africaine, en avril 1967, et a fait jouer sa pièce, Le Fœhn, au T. N. A. à Alger. Mouloud Mammeri est connu par de nombreuses conférences : sur Guillaume Apollinaire, par exemple (en mai 1953) , sur la littérature algérienne d'exore?sicn française , sur Ibn Khaldoun ou encore sur le poète kabyle Si Mohand dont Mammeri a traduit les poèmes et les a publiés, précédés d'une importante et substantielle introduction, chez Maspéro à Paris en 1969 : Les Isefra, ocèmes de Si Mohand-ou-Mhand. Le banquet, Pièce de théâtre. Pion Edit. 1973.

De l'Opium et le Bâton à été tiré un film, Thala, par Ahmed Rachedi, en 1970. Ce film est une adaptation assez libre du roman:

une chronique événementielle où est quand même rendu dans la totalité des situations mais qui ne pouvait pas à l'écran restituer le livre tel qu'il est construit. Mouloud Mammeri a, en outre, écrit le commentaire du film, *L'aube des damnés*, constitué d'un montage d'archives par Ahmed Rachedi.

Jean DEJEUX

L'œuvre

Nous avons vu que Mohammed Dib avait pensé en 1949 à une vaste fresque sur l'Algérie. Feraoun, lui, avait d'abord voulu écrire une histoire d'instituteur du bled ; le manuscrit serait resté à ses enfants au cas où l'auteur n'aurait pas trouvé d'éditeur. Quel fut le point de départ de Mammeri et comment en arriva-t-il à la guerre ?

Un itinéraire de lucidité

Le projet de l'auteur ? Comment en est-il arrivé à l'idée du roman ? «A vrai dire, je ne sais», répondait-il en 1952. «Mon livre (il s'agit de *La Colline oubliée*) date de 1940 Je me disais alors que mes expériences et celles de mes proches camarades kabyleï valaient à peine d'être mises noir sur blanc. Mais j'écrivais pour moi seul. C'est longtemps après, en 1946, que j'ai eu l'idée de transformer mes notes en roman» (3). Cette idée de raconter sa propre expérience rejoint celle de Feraoun et je suis sûr que d'autres, dans de^ situations analogues ici et là, ont eu l'intention de faire la même chose.

Mammeri écrivait d'abord pour lui plus que pour des lecteurs. L'écriture était une sorte de «remouture de ma jeunesse» : Je sentais que mon adolescence fichait le camp. C'était pour moi une façon de la revivre et de m'en débarrasser» (4). Il écrivait donc par plaisir et par nécessité. Il avait l'impression, disait-il en 1959 (5), de créer un monde imaginaire qui en quelque sorte prolongeait l'autre, retendait peut-être à l'occasion, le corrigeait ou le rendait plus clair. Un psychanalyste parlerait aussitôt de fuite ou de com-

pensation. Mais pour Mammeri, expliquait-il, il s'agissait d'abord seulement d'un rythme obstiné d'abord rattaché à rien, la sensation lancinante d'une atmosphère, "obsession d'un être ; puis à partir de là tout s'ordonnait et se cristallisait. Il écrivait aussi par nécessité : « celle d'échapper à un sentiment de frustration ». Tout au long de ses études, il a eu en effet ce sentiment d'assister de l'extérieur à un spectacle ou à une aventure merveilleuse qui ne le concernaient pas. « Les valeurs pour lesquelles ii me semblait que l'on pût vivre avaient été élaborées par d'autres hommes pour une société différente de la mienne dans un contexte où aucun des miens ne *igurait, sinon accidentellement. Je pensais combler la lacune » (6). Notre auteur, ccmme Dib et Feraoun, entendait donc donner à ses compatriotes une existence dans les lettres françaises, en les faisant parier eux-mêmes, de manière aue cette place ne puisse plus ensuite être contestée.

Quand Mammeri vit que son manuscrit pouvait être publié, il dût en éliminer les deux tiers,- supprimer tout ce qui était trops personnel ou encore inacceptable pour l'éditeur : à cette époque-là, un Algérien ne pouvait se permettre des critiaues trop explicites , s'il voulait du moins être édité avec une certaine audience.

Le manuscrit envoyé à une maison d'édition à Paris, sans connaissance préalable de celle-ci, Mammeri attendit six mois la réponse qui arriva, enfin, positive.

Un itinéraire de lucidité, tel est le cheminement du héros des romans de Mammeri. Celui-ci l'a décrit dans ses conférences sur la littérature msghrène d'expression française. Les premiers romans nord-africains rendent compte, jusqu'à un certain point, d'un schéma : L'homme colonisé effectue une prise de conscience ; il a grandi dans une société traditionnelle de la ville ou de la campagne et il a été projeté brutalement dans un monde moderne, hostile et

étranger. Dans le malaise, le jeune reproche aux siens de ne pas l'avoir préparé à a^cfronter ce monde, d'où sa révolte, son mépris et sa décision de fuir les siens. Il refuse les valeurs anciennes qui lui paraissent mortes ou sclérosées. Ainsi le thème du départ dans plusieurs de ses romans est bel et bien le symbole de cette volonté de rupture. Chez «les autres» , le héros va essayer de s'intégrer et de se faire reconnaître comme quelqu'un qui «a compris», qui s'est révolté eu qui refuse le sommeil ancestral. Il croit pouvoir participer, mais finalement il est obligé de s'avouer qu'il ne fait pas partie de la société des «autres». Notre héros essaye alors de récupérer son identité. Lucidement, il va chercher le chemin de l'authentique liberté, non pas celle de la fuite devant les responsabilités, mais celle de l'engagement dans le combat pour l'indépendance de son pays et de sa société.

Cet itinéraire est connu et vrai, mais il ne correspond pas, comme je l'ai déjà dit, à tous les héros des romans nord-africains. Ce schéma se retrouve en gros d'ailleurs dans Le Portrait du colonisé d'Albert Memmi. Il est évident toutefois que les romanciers n'ont pas écrit d'abord pour l'illustrer. Mammeri a simplement décrit des cheminements et des situations et il se trouve que les personnages de ses romans suivent cet itinéraire correspondant à celui élaboré par Memmi en 1957, à partir du reste de l'expérience vécue.

Chez Mammeri, qui n'écrivait d'abord que pour lui, les adolescents de Tasga, dans La Colline oubliée, subissent les contrecoups de l'impact colcniai s::r la société ; ils veulent échapper aux contraintes villageoises, familiales et sociales. Arezki du Sommeil du juste s'évade et oublie sa colline ; il parcourt le monde, expérimente les «autres» et se déleste de beaucoup d'illusions. Mammeri précise d'ailleurs qu'il a mis dans ce personnage le reflet de lui-même à cette époque. Il lui a été très utile de participer à la deuxième guerre mondiale. En effet, non seulement l'entrée en sixième avait

occasionné un traumatisme, mais cette guerre n'en a pas moins été démythisante : «Ce fut un cataclysme. On m'avait trompé sur la marchandise» (7) dit l'auteur, qui au lycée avait cru à l'humanisme traditionnel. Enfin, dans L'Opium et le Bâton, Bachir Lazrak, intellectuel, s'aperçoit que les solutions individuelles tournent court ; il est donc poussé à s'assumer dans la solidarité avec les siens.

2° Une contestation passionnée

La Colline oubliée parut en septembre 1952. La presse française d'Algérie s'en servit aussitôt à des fins tendancieuses : elle reprit les poncifs bien connus sur le monde berbère,⁶ parlant du «beau roman kabyle», et du «roman de l'âme berbère», etc. Mais dès janvier 1953, devant cette exploitation irritante, un Algérien contestait violemment le livre. Cette polémique est certes ancienne ; il est pourtant instructif d'y revenir quelque peu pour comprendre les difficultés rencontrées par le romancier à cette époque. Mohammed Chérif Sahli intitulait son article : «La Colline du reniement» (8) :

« Il nous importe peu qu'un Algérien, écrivant en français, se taille une place dans la littérature française par les qualités formelles de son œuvre, lisons-nous. La théorie de l'art pour l'art est particulièrement odieuse dans ces moments historiques où les peuples engagent leur existence dans les durs combats de la libération. Une œuvre signée d'un Algérien ne peut donc nous intéresser que d'un seul point de vue : quelle cause sert-elle ? Quelle est sa position dans la lutte qui oppose le mouvement national au colonialisme ? ». Il paraissait étonnant au critique que pour son premier livre, un auteur ait pu se faire éditer à Paris. Il lui paraissait suspect que les journaux français aient publié des articles élogieux sur ce roman. Bien plus, «la rumeur place l'œuvre de M. Mammeri sous la protection d'un Maréchal de France qui s'y connaît fort bien en goumiers» (9). L'auteur doit donc se défendre, parler et montrer que

sa colline n'est pas celle du reniement, «digne de l'oubli et du mépris d'un peuple vaillant et fier».

Mouloud Mammeri se défendait en effet : si son roman était édité à Paris, c'est qu'il en valait la peine ; il n'avait pas eu de rapport avec le Maréchal en question ; enfin la discussion aurait dû porter sur le fond du roman qui, disait-il, était «un roman algérien sur des réalités algériennes, un roman qui comme tel ne peut donc que servir la cause algérienne». Cependant Mostefa Lacheraf, en février 1953 (10), titrait à son tour son article : «La Colline oubliée ou les consciences anachroniques» et continuait les attaques. Selon ce critique, il y a dans ce livre : du régionalisme, l'amour pour une «petite patrie» et une façon agressive, injuste, avec laquelle la communauté régionale est retranchée du reste du pays. Le romancier est parti sur de fausses données ethniques. De plus, ne voulant pas que le lecteur s'excite sur un maquis politique, il demeure dans un «vague» délibéré. Quand à l'accueil de la presse française, il ne doit pas surprendre : le vernis folklorique flatte l'imagination du lecteur habitué aux artifices de la littérature coloniale.

A la même époque, Mahfoud Kaddache, ami du romancier, louait les qualités littéraires du livre (langue simple, directe, une certaine bonhomie dans l'expression, une certaine malice même(11)). Mais «le ton général du livre nous choque», écrivait-il : «Mammeri parle avec désinvolture de certaines croyances, de certaines coutumes». Surtout, le romancier n'ose pas aborder le problème politique et «en se taisant on déforme la vérité, on trahit sa mission, on devient complice». Il doit y avoir une place pour l'art, mais «le jeune colonisé veut que sa cause soit défendue par l'artiste et l'écrivain». Un écrivain doit témoigner et le romancier avait donc eu tort de taire des faits qu'il connaissait fort bien, selon le même critique. D'autres attaques semblables, mais atténuées, ont paru ailleurs : l'auteur a limité, à tout prix, le champ de ses investigations (12),

les questions les plus tragiques sont abordées superficiellement (13). «Pourquoi avoir choisi une situation aussi épineuse que celle de la jeunesse algérienne à la croisée des chemins ! Comment l'auteur n'a-t-il pas senti que son sujet était de toute évidence le drame d'un peuple mis en demeure de choisir son destin ? » (14).

Cette polémique montre à quel point la susceptibilité pouvait être exacerbée dans la société algérienne de l'époque, compte tenu de l'affrontement des positions politiques. Un jugement pouvait difficilement demeurer impartial et les Algériens réagissaient avec passion cela se comprend aisément. Mammeri explique, en tout cas maintenant que le premier article critique avait été écrit par quelqu'un qui n'avait même pas lu le roman. Ces critiques, dit-il, dépeignent plutôt l'état sociologique de la société algérienne de ce moment-là qu'elles ne donnent une vision objective» (15). La Colline oubliée avait reçu le Prix des Quatre jurys créé par l'Echo d'Alger. Le romancier n'avait pas fait acte de candidature ; c'est l'éditeur qui s'en était occupé. En tout cas, Mammeri voyant que la presse coloniale s'apprêtait à exploiter le fait ne se présenta pas à la remise du prix : «je ne voulais pas, dit-il, que mon nom ou ce que j'avais écrit servît de caution à une politique». Il avait même écrit son roman contre cette politique coloniale. Or la presse et l'opinion françaises, en Algérie, proclamaient : «Regardez, maintenant ces Arabes écrivent, donc la colonisation n'est pas un échec, mais une réussite» ! La réaction algérienne, vive et mordante, elle , était quand même alors parfois « simpliste » (Mahfoud Kaddache) et quelque peu « épidermique » (Mammeri) . Par exemple : « Du moment que les Français réagissent bien à ce genre de littérature c'est donc qu'elle va contre nos intérêts » ! Mais tout ceci se comprend bien, replacé dans le contexte politique du moment

Il est certain que Mouloud Mammeri ne pouvait à cette époque-là, en 1952, décrire la réalité algérienne telle qu'objectivement elle eut dû être décrite. « J'étais contraint à la litote, à certaines ambiguïtés, parfois même - et cela est plus grave - à certains choix qui eussent été autres dans un contexte politique différent » , explique Mammeri. Abdallah Mazouni, recevant les confidences du romancier (16), conclut avec raison : «L'essentiel pour vous et pour nous à l'époque coloniale était qu'un «indigène» parlât de son peuple et de son pays pour dénoncer la condition qui leur était imposée. Que cette protestation s'exprime à demi-mot, partiellement, n'est pas un péché mortel et vaut en tout cas mieux que le silence. Il fallait surtout toucher le plus grand nombre, et dans ce but, un pamphlet eut sans doute été moins efficace. Le danger est que les gens tout d'une pièce ne comprennent pas cela et que l'œuvre risquait de perdre une grande part de son intérêt à une étape ultérieure de la prise de conscience» (17).

3° Le héros des romans de Mouloud Mammeri

Les premiers pas de l'itinéraire du héros ont donc paru être ceux du reniement. Le romancier, quand à lui, n'avait pas voulu la trilogie ; elle s'est donc imposée à lui. Une fois écrite, Mammeri s'est aperçu qu'elle représentait trois stades de la vie du peuple algérien et qu'il y avait donc une unité entre les trois romans.

- L'Algérie sous le régime colonial, telle est l'étape de la Colline oubliée (1952). Le pays subissait son sort sans voir d'issue, les obstacles à vaincre étant en effet alors très grands (18). C'est l'étape du refus de la contrainte sociale et des vieilles coutumes. Des jeunes gens, habitués de la chambre haute, surnommée taasast, «la garde» , contestent un monde endormi et la fatalité qui pèse sur le milieu villageois, «l'exaspérante régularité de cette vie» (Mokrane).

L'histoire se déroule durant les années 42 - 44 en Grande Kabylie. La jeunesse du village est divisée en deux bandes : ceux de taasast, les «évolués», et ceux du clan de Ouali, issus de petites gens, qui oublient leur misère en chantant, alors que les premiers avaient la chance de poursuivre leurs études à la ville. La guerre bouleverse ce monde où les grands événements étaient « le mariage de Kou, d'Aazi, une sehja réussie, la fin de la récolte des figues, l'ouverture de taasast, le dernier discours du cheikh à l'assemblée » (p. 29). Mokrane est épris d'Aazi, «la fiancée de la nuit». La stérilité de celle-ci l'éloigné de la famille de celui qu'elle aime et Mokrane meurt au col du Kouilal. Menach rêve d'un amour impossible pour Davda. A la fin de l'histoire, il prendra le chemin de l'exil. De multiples drames, de la poésie et de la tendresse, un af-*rontement entre les anciens et les jeunes, la tentation de partir et celle de rester plongé dans la quiétude du cercle ancestral, tels sont quelques aspects de ce roman attachant.

Les critiques de 1953 ont surtout retenu de cet ouvrage un régionalisme étroit, une fuite à l'étranger et le silence sur le problème politique, alors qu'en réalité la contestation y était déjà présente, compte tenu encore une fois des conditions de la création littéraire pour le romancier algérien à cette époque-là, comme il a été dit.

Le romancier n'est pas tendre quand son regard s'arrête sur les points sensibles de la société héritière de la pauvreté. La misère est partout : «Ils avaient quitté l'école très tôt et depuis l'un ou autre disparaissait quelques mois pour aller gagner un peu d'argent chez les Arabes ou en France, car chez nous il n'y a pas de travail ; quand à la terre, il y a peu d'exemples de paysans à qui leurs champs rapportent ce qu'ils ont dépensé pour les cultiver » (p. 24). « A Aourir, à Tasga, dans tous les villages, toutes les tribus de la montagne, cela n'allait décidément pas mieux. Avant la guerre, on avait

déjà assez de mal à vivre, mais maintenant on ne tenait plus que par la grâce des saints qui gardaient encore le pays par l'effet de leur pouvoir surnaturel (...). En attendant, dans ce monde-ci, transitoire mais réel hélas ! c'était la misère, la noire misère, pire mille fois que la mort, et si notre p-ophète n'avait interdit comme péché de se tuer soi-même plusieurs se seraient hâtés d'atteindre le pardon de Dieu» (pp. 237-238). Misère matérielle, quête du travail dans les plaines ou en France, mais plus dur encore : coutumes surannées, toute-puissance des anciens a.uquels il faut se soumettre, tout un monde paraissant aux jeunes ma! fait et qu'ils voulaient changer, dit le romancier : « Notre société est mal bâtie. Il est conforme à la nature que l'homme et la femme vivent ensemble ; ces deux êtres sont complémentaires l'un de l'autre comme les angles du même nom. Or dans nos mœurs le monde des hommes et celui des femmes sent comme le soleil et la lune : ils se voient peut-être tous les jours, mais ne se rencontrent pas » (pp. 203-204).

Les jeunes de la chambre haute, taasast, se veulent l'aile marchante de ce monde à changer. Ils dominent le village dans leur «ooste de garde», comme dans un donjon où les têtes pensantes tiennent leur djemâa pour faire contrepied à celle des vieux. En paroles, ils refont leur société, dénoncent le maraboutisme et les oratioues magiques, le oatriarcalisme, l'idolâtrie de l'autorité et de l'obéissance aux anciens. Memch, le leader, refuse non seulement la misère mais la soumission et la résignation. H oppose démocratie à gérontocratie. Une mutation de mentalité est en cours dans ce groupe des jeunes de taas?st ; ils aspirent à autre chose, comme les paysans de l'Incendie eu les tisserands du Métier à tisser de Dib . Chacun à sa façon cherche des raisons d'être, «une âme neuve».

Cette étape dans l'itinéraire du héros débouche finalement sur l'exil. Le groupe de jeunes constate aue leur cohésion ne résiste pas aux difficultés tant individuelles que collectives. L'un veut «quitter

cette terre où les hommes sont aux hommes des hyènes». Quand à Menach, c'est bien fini pour lui aussi : «Il n'avait plus de raison de tenir à ce coin de terre, où il avait épuisé son adolescence : ses deux meilleurs amis y étaient morts, les autres camarades disparus, la veuve de son ami le plus cher était comme morte et la femme qu'il avait aimée était mariée (...). Alors, à quoi bon ? Il pouvait maintenant mourir en héros de la civilisation, n'importe quand, n'importe où. Il était prêt et il se battra certainement très bien» (P. 251).

- La préparation dans les esprits et dans les faits de la guerre de libération, telle est l'étape du Sommeil du juste (1959). Mammeri lui-même explique que dans ce roman c'est l'Algérie engagée dans le processus de libération : confrontation brutale de deux sociétés et prise de conscience grandissante chez les opprimés. Le terme d'IMANN (Indigène musulman algérien non-naturalisé) employé à plusieurs reprises est ici un symbole de la situation qui était celle des algériens. En outre le romancier a voulu dans une certaine mesure se projeter dans le personnage d'Arezki et exprimer le traumatisme que la guerre avait été pour lui. «Quand mes professeurs parlaient je les croyais, dit-il. J'avais cru à l'humanisme traditionnel, au lycée je m'étais passionné pour le grec : pendant la guerre, j'ai vu fouler aux pieds quotidiennement ces valeurs qu'on m'avait enseignées» (19).

La caméra ne se concentre plus maintenant sur un petit village de montagne mais élargit le champ de sa vision. Toutefois nous retrouvons, transposés, les mêmes obstacles et le même poids de ceux qui commandent. Les anciens ne sont plus là mais l'ordre colonial domine partout. Menach avait quitté sa colline, impuissant à changer les vieilles habitudes qui ankylosaient les siens. Arezki avait également vu son monde statique : «Tu comprends, j'en avais assez d'étouffer à Ighzer, de mourir à petit feu, un peu plus chaque jour,

Jusqu'à celui où dans l'indifférence de tous j'eusse quitté la scène comme ça, sans histoire, sans avoir joué le plus Petit bout de rôle. En plein XXème siècle ! Un scandale, ois ... un crime» (p. 116).

L'histoire est celle d'une famille dont le patriarche est victime des convoitises et des jalousies d'un parent qui l'accule au désespoir en lui enlevant ses biens. Mohand, le premier de ses fils, est revenu tuberculeux de France. A-ezxi intellectuellement est d'un autre monde. Slim ne se débat avec l'administration coloniale à cause de ses idées nationalistes. La vengeance sommeille au fond des cœurs. L'honneur doit être lavé dans le sang. Arezki, après des études brillantes et Laïques, connaît l'Italie en tant qu'officier, puis la France où il prend conscience de sa tradition de colonisé. Déçu, il rentre au pays natal au moment où le drame va se dérouler. Mohand tue, tandis que le père, Arezki et Slim sont de cœur avec lui.

Le drame de l'Algérie en guerre se joue dans ce roman : opposition des familles traditionnelles et volonté d'émancipation des jeunes, opposition des cadres administratifs de la colonisation et des aspirations des Jeunes générations à la dignité humaine et à la liberté. D'où vient le malaise ? Qu'est-ce qui a tout cassé et a tout mis sens dessus dessous ? Une longue histoire coloniale sans doute, mais plus immédiatement : La guerre. «Cette guerre a tout brouillé (écrit le vieux père à Slim). On ne sait rien. On est la Voie : on ne respecte plus rien et tout est égal à tout. Alors j'ai froid, parce que mes os sent vieux et mon cœur aussi et que mon cœur a toujours eu l'habitude de dire que le bien était le bien et que le mal était le mal. Mais maintenant le mal et le bien sont confondus» (pp. 75-76). Ce vieux père, fidèle à ses traditions et à sa foi, ne vibre plus au même diapason que les jeunes. Ceux-ci ont éprouvé l'injustice, l'exploitation des pauvres et les discriminations diverses. Ils crient leur amertume et ne se contentent plus, comme le patriarche, de gémir sur le temps passé.

Arezki, quand à lui, a donc déserté son village afin de jouer un rôle dans la vie. Il a fait des études et il a même écrit à son maître : «Vous êtes venu, mon cher maître, et je vous ai connu. Vous brisâtes les portes de la prison et je naquis au monde, au monde qui sans vous se fût écroulé à côté de moi, sans ce moi dont vous nous-avez si souvent répété qu'il fallait l'aimer comme la plus irremplaçable des choses(...). Plus votre parole me révélait d'horizons nouveaux et plus j'apprenais à en découvrir moi-même avec émerveillement, plus de portes s'ouvraient devant moi» (p. 120). S'il est engagé dans la guerre, il promet de s'y battre sans faiblir «pour le triomphe d'une cause que je sais être, malgré vous, la vôtre», conclut-il dans sa lettre au professeur. L'humanisme de ce vieux maître, Arezki le fait sien, comme il adhère à la culture occidentale et comme il mime des gestes et les comportements des «autres».

Ces chemins de la liberté vont se révéler en fait être des chemins de la désillusion. Notre héros, la guerre terminée, va faire l'expérience de la marginalité. «-Longtemps les cours que je suivais de toutes mes oreilles restèrent pour moi incantations mortes d'une tribu étrangère. Rien dans le monde nouveau et jadis désiré où j'entrais n'était fait pour moi. Dès le premier soir j'avais été pour mes camarades l'ennemi, l'ennemi pour tout le monde je restai étranger, j'errai dans un monde hostile ou indifférent» (p. 132). Arezki poursuit dans son cahier : «Dans ce monde où m'ignorait si profondément mes camarades entraînés de loin, la tête haute, le jarret tendu, les mains libres comme les jeunes dieux dans la danse, je voulais suivre désespérément. La peau de mes mains sanglantes s'enlevaient par lambeaux mais nul ne les voyait, nul jamais ne s'en est douté, pas même vous, mon maître» (p. 132). Que lui dit-il encore *fit* cher maître ? «Pendant trois ans vous nous avez parlé de l'homme. J'y ai cru - j'ose à peine vous le raporter sans confusion - avec quelle ferveur ... Mieux que quiconque vous le savez. Quelle n'a pas été ma stupeur de découvrir chaque jour plus irréfutablement que

l'homme n'existait pas, que ce qui existait c'étaient les IMANN et les autres ! ...

Les IMANN ? Ni mes livres, ni vous, mon maître, ne m'en aviez parlé» (p. 136).

Albert Memmi dans *La Libération du juif* décrit la tentative de libération par le mariage mixte, à côté d'autres solutions qui s'avèrent des impasses : changement de nom, assimilation, conversion, etc ... Ici, Arezki fait un pas vers le mariage mixte, mais Elfriede le refuse. Rancœur, désillusion effondrement de ce qu'on a adoré, crépuscule des dieux ! «Ce qui m'effrayait plus encore *Q:ie de* n'avoir pas à manger un jour à ma faim, c'est de ne savoir à quel saint me vouer. Votre enseignement m'offrait du moins des références faciles à un système de valeurs sûres, mais puisque vos valeurs s'en étaient allées avec le premier grain ... à quoi m'agripper pour ne pas tomber ? (p. 174) (2.0).

Le héros va commencer alors sa remontée. Symboliquement il brève les choses. «Lentement la flamme caressait les feuilles et Héraclite⁴ - g-gn-?it de proche en proche Molière, Shakespeare, Homère, Montesquieu, les autres» (p. 146). Il refuse le professorat et ne croit plus (=) la mission de son maître Poiré. L'enfant prodige doit revenir maintenant au sein maternel du groupe ancestral où il pense pouvoir se retrouver h/i-même, il a d'abord l'expérience du Parti : «Pour l'instant ce qu'il cherchait, c'était une doctrine pour vivre, quelque chose qui pût remplacer la parole du maître. Il s'attendait à trouver la Voie dans le Parti» (p. 182). Mais désenchantement. Alors il se décide à revenir «au vert paradis», tel est le titre du dernier chapitre après ceux du père, du fils et de l'ange. L'ange exterminateur ayant accompli son travail destructeur, il faut maintenant rentrer dans le bercail et «se refaire une âme complète» . comme disait Bachelard (citation qui semble à sa place après l'oubli de

la •ameuse Colline). Solidaire des seins, «Arezki entra dan la vie d'Ighzer comme un nageur se jette à l'eau (...). Il entra dans le jeu le soir même sans halte, sans répit, comme s'il était parti de la veille» (p. 209). Finalement, la famille ayant été vengée, Arezki se retrouve lui aussi en prison. «Après l'ombre c'est le grand soleil» (p. 252), dit le narrateur, nous laissant espérer un réveil du juste.

Après ce roman, Mammeri publiait une lettre à un Français en novembre 1956 (21) : «Voici un an que je n'écris plus rien, parce que plus rien ne me paraît valoir la peine d'être écrit, plus rien que la grande tragédie, les larmes, le sang des innocents». Et cependant paraissait en juin 1957 une nouvelle, curieuse et ressemblant étrangement à l'aventure du héros de Civilisation, « ie vous hais » de Bernard Coutaz (1955) . Elle est intitulée symboliaument « Le Zèbre » (22). Il s'agit d'un élève de cheikh de zaouia, pétri de connaissances coraniques, oui éprouve pour le maître une sorte de respect amusé» mais qui perd la foi. Au cours de son aventure il ne sait plus à quel saint se vouer : déserteur en France, espion en Egypte, inutile en Tripolitaine ... (23). Il cherche à entrer en prison où il trouverait le vivre et le couvert ; il n'y parvient pas. Il revient sur la terre maghrébine et finit par se laisser mourir : « mort pour n'avoir rien DU faire ici-bas de son amour encombrant pour « l'île du Maghreb » , et pour avoir voulu, comme les impies, que sa vie sur terre servît à quelque chose». Ce triste dénouement est bien celui de l'amour déçu et de la désillusion si présents dans l'œuvre M?mmeri.

- L'Alsérie engagée dans la guerre de libération, telle est la dernière étape du héros, celle de l'Opium et le Bâton (1965) . Memmeri a commencé ce roman au Maroc mais la grande partie en a été écrite en Algérie au lendemain de l'indépendance. Presque tous les détails sent vrais et les personnages ont existé, le maquisard comme le «collaborateur». L'auteur, débarrassé des contraintes

politiques extérieures (celles qui avaient pesé sur les deux premiers romans), se trouvait en accord presque parfait avec la matière de son livre. Or malgré cet «état de grâce» , il a semblé à l'auteur être en deçà de la vision intérieure qu'il avait de son sujet. Pourtant en attendant l'éclosion d'une épopée comme celle de Guerre et Paix, dit Mammeri, L'Opium et le Bâton offre l'avantage de combler une grande lacune, «cette espèce de silence des Algériens en face d'un événement qui a eu des résonances par toute la terre»(24). En outre, à travers les hommes d'Algérie, l'auteur voulait atteindre la peinture des hommes tout court (25) ; il a entendu rattacher la guerre de libération à des considérations plus universelles, au problème essentiel qui est celui de la sauvegarde de la liberté (26).

Le roman nous restitue donc un moment de la lutte nationale. Des destinées s'entrecroisent : celle du Dr. Bachir Lazrek, intellectuel, humaniste, qui finalement se laissera entraîner au maquis, celle de Ramdane, le militant de gauche, celle d'Ali, le maquisard, celle du traître Tayb!, celles de quelques militaires français bien situés. Des femmes, mais peu quand même, parce que, dit Mammeri, cela correspond à la réalité et à la faible place que les hommes leur laissent dans la vie du pays (27).

Un passage de ce livre étonne, celui de la rencontre avec Itto au Maroc. L'auteur répond qu'il a conçu son œuvre «comme une symphonie où plusieurs éléments en apparence divers concourent à produire une impression d'ensemble». L'épisode d'Itto n'est pas une digression mais «le nécessaire complément et comme la démonstration par l'absurde de l'inhumaine cruauté de la guerre » . C'est «un palier de poésie et de paix comme l'écho d'un Eden perdu au milieu d'un enfer qui assaille les personnages de toutes parts». Une raison plus profonde : c'est que chaun de nous, dit Mammeri, porte au fond de soi l'image d'un monde rêvé et comme une partie du cœur, une certaine harmonie primordiale et l'innocence de l'en-

fance. Cet intermédiaire est suffisamment réel et concret et en même temps assez gratuit pour prêter à la poésie (28).

Le titre est facilement déchiffrable : « Séduire ou réduire, mystifier ou punir, depuis que le monde est monde, aucun pouvoir n'a jamais su sortir de l'opium ou le bâton » (p. 14). Le héros, Bachir Lazrek, en tant qu'intellectuel, repense, explicite et vit sans doute plus intensément sa situation de colonisé. On l'a eu jusqu'à la moelle, on l'a écervelé, vidé, gangrené, lui dit son ami Ramdane (p. 10). Certes, il a conquis la langue française (p. 16) et il est prêt à réaliser un mariage avec une étrangère. Il s'aperçoit cependant qu'en pleine guerre la culture ne lui sert pas à grand chose : « ça ne tient à rien, la culture. Une mince pellicule fragilément posée sur un fond solide de barbarie » (p. 33). Que faire ? Il hésite, reconnaît qu'il est lâche, puis finalement, sollicité pour remplir son rôle médecin au maquis, il part. En fait, il se laisse tirer, « remorqué jusque dans l'engagement » (29). Tel il apparaît.

Venu de loin, il retrouve donc les chemins de la liberté et de son identité dans ce retour au village et au groupe. Tout seul, il ne pouvait trouver de solution à son cas dans cette guerre. Les patriotes vont l'aider à se récupérer, ne serait-ce qu'en l'insérant dans leur groupe et en lui faisant essayer quelques balles. Il vivra bien un moment l'épisode idyllique avec Itto au Maroc, mais il reviendra comme témoin de la mort des amis et de celle du village. Il a connu l'expérience de l'imposture, celle de l'humanisme bafoué et celle de la tradition du passé sclérosé. Son retour coïncide avec le surgissement des siens entraînés par des leaders qui ont choisi l'avenir. Mais le héros, lui, ne pourra être que le témoin d'un dénouement tragique pour tous : tout finit dans la mort ou dans la dispersion ! Il écrit à Ramdane : « Tu es de ceux pour qui il n'y a de paradis que perdus » (p. 233).

Et à Itto : « Je n'ai pas trouvé le remède, mais je suis monté sur la tour et j'appelle, j'appelle pour que vienne le guérisseur. Je sais déjà le distinguer du sorcier » (p. 289). A la fin du roman, Bachir Lazrek reprend le journal, mais à chaque page de celui-ci, sous d'autres cieux, « la tragédie éclosait d'elle-même. Il n'y avait même pas besoin de forcer avec des morts : la réalité passait les phrases de si loin » (p. 290).

Le héros, au bout de son itinéraire de lucidité, a recouvré sa liberté. Observons quand même que ce dénouement paraît un peu ambigu ou reste comme en suspens. Est-ce bien ce que notre intellectuel avait espéré et rêvé ? Mammeri explique que cette conclusion est l'expression d'un amour déçu : Ce serait celle de gens « qui parlent de la nuit pendant des pages entières, mais qui en parlent par désir ardent du soleil, par nostalgie du soleil ». « La tragédie éclosait d'elle-même », lit-on aussi. Et Mammeri d'avouer alors sa vision pessimiste de notre époque « où les hommes se plaisent à faire leur propre malheur ». En outre, après la tragédie on aspire à une vie rassurante et calme, or, « on s'aperçoit en général que c'était un illusion » ! C'est l'expérience faite après toutes les guerres et les révolutions par ceux qui ont vécu ces événements (30).

4°) Une certaine tristesse

La lecture de cette œuvre nous laisse en fin de compte sur une certaine tristesse. Nous assistons, en effet, à des amours impossibles, à des unions mixtes qui ne se réalisent pas, à l'échec du couple. Bref, Mammeri serait assez de l'avis d'Aragon : « Il n'y a pas d'amour heureux » (31). L'amour fait faillite, il aboutit à la déception et à une sorte de fatalité dans le malheur. D'où cela vient-il ? Faut-il incriminer le tempo ou une propension à voir les choses en noir ?

Mammeri exolique qu'en cinquième déjà il a lu tout Racine, par volupté, et qu'il a été frappé par son pessimisme. Il révèle aussi qu'il avait une première Colline oubliée où l'amour était plus sombre encore que dans la seconde version : le premier récit allait « beaucoup plus loin dans le sens de ce pessimisme et d'amour raté ». Le romancier tente enfin de clarifier ainsi cette situation d'échec à laquelle se heurtent les protagonistes de ses œuvres : D'une part, quand il a écrit ses romans, l'Algérie vivait sous un régime dans lequel aucun Algérien n'avait des chances de réussir. L'œuvre est donc « peut-être une image en définitive assez fidèle du destin collectif du peuple algérien » : un destin bloqué, une impasse. D'autre part, notre auteur a plus aimé le grec que le latin à cause de l'ambiance et de l'atmosphère de cette culture. Il y a eu entre celle-ci et le romancier simplement « une espèce de retrouvaille, d'affinité donnée au départ ». La civilisation grecque est sans doute celle de la lumière méditerranéenne, de la raison et de la joie. Mais, pour Mammeri, cette luminosité est une espèce de compensation, une espèce de désir de refouler le côté rationnel et sombre et le flot des destins inexplicables. Comme chez les Espagnols, comme dans l'œuvre de Roblès, on a l'impression que la mort est toujours présente chez l'homme méditerranéen. C'est pourquoi, l'optimisme a toujours paru primaire à Mouloud Mammeri, « l'optimisme ne peut être qu'une option, « un optimisme viril qui consiste à dire : La vie est ce qu'elle est » !

Enfin, l'auteur ne peut pas constater, du moins selon le regard qu'il porte sur le monde, une sorte de faillite de la civilisation « moderne ». « Nous sommes arrivés, dit-il, au bout d'un certain nombre de nos possibilités » : les espoirs mis dans la science et la technique se retournent contre l'homme. « Il y a une sorte de déficience dans ce que nous avons créé qui me fait à moi profondément regretter que les choses soient ce que je vois qu'elles sont ». Et notre auteur pense que c'est ainsi qu'il faut chercher à expliquer la conclusion de son dernier roman.

Jean Déjeux

l'écrivain

Mouloud Mammeri est un écrivain personnel et de talent ; il sait raconter et décrire, sans verser dans le didactisme (du moins dans les deux premiers romans surtout). Le style est souple et aisé, permettant une expression très fine des sentiments et des passions. On peut même dire qu'avec Mammeri, le roman psychologique fait son entrée dans la littérature maghrébine de langue française » (32).

1°) La tâche d'écrivain

Dans une interview déjà ancienne (1952) (33), l'auteur disait qu'il n'avait pas de méthode de travail précise. « Je rêve à mon livre en marchant, tout naturellement. Mais je n'écris bien que ce qui me plaît ». Sa plume est parfois très facile mais d'autres fois très rebelle. Mammeri n'envisageait pas alors une carrière de romancier, car pour écrire il faut avoir quelque chose à dire : « Je ne me vois pas fabriquer des romans à la chaîne », disait-il.

Quels furent ses maîtres ? Tous les classiques du XVII^e siècle, en particulier Racine. Nous avons vu aussi qu'il se sent une certaine connaturalité avec les Grecs, si je puis dire, ou mieux avec « un climat » psychologique méditerranéen. Sur le plan de la forme notre romancier a le goût classique : il écrit pour quelque chose. Pour lui, « le nouveau roman semble contestable par son parti pris d'indifférence, par le regard neutre qu'il veut à tout prix porter sur les choses » (34). Quand Mammeri écrit, il engage donc sa propre vision personnelle des choses.

Toutefois le romancier n'entend pas être prisonnier d'un genre pas plus qu'il ne croit à la réalité et à la distinction des genres (35). L'essentiel est dans la qualité d'une expression. La forme théâtrale par exemple s'est imposée à lui : la guerre de libération ayant été vécue comme une confrontation radicale, le théâtre a paru à l'auteur favoriser davantage que le roman cet aspect de la réalité. C'est pourquoi Le Foehn se présente sous cette forme. Mais d'une façon générale Mammeri pense que le théâtre, par ce qu'il est une forme d'expression percutante, semble devoir jouer un grand rôle dans l'éducation des masses populaires.

Parmi les projets de l'auteur figurent une pièce et un roman. La pièce présentera un aspect de la conquête du Mexique par Cortez. Le sujet se résume dans «la déconfiture progressive et dramatique d'un monde une poignée d'avenutriers». Là aussi, l'expression théâtrale paraît convenir davantage que le roman pour cette chute de l'Empire Aztèque, cette «disparition d'une civilisation dont les restes sont assez prestigieux pour m'en donner une irrépressible nostalgie» (36). Le roman, lui se déroulera après l'accession de l'Algérie à l'indépendance. 2°) Mammeri et la littérature maghrébine.

Contrairement à l'expérience de Dib et à son tournant de 1959, malgré aussi celle de Kateb Yacine, Mammeri reste fidèle à une littérature de témoignage (37).

Les œuvres de «la génération de 1952», en partie ethnographiques et documentalistes, témoignaient sur l'événement essentiel du moment : le malaise de la société, plus tard la guerre d'indépendance.

WW

Nous ne trouvons pas le nom de Mammeri dans les sommaires des revues algériennes des années 50, mais il figure dans le comité

de rédaction Terrasses en juin 1953. Ce n'est qu'au début de novembre 1952 que notre auteur connu Roblès II n'a pas paru d'abord être intégré parmi les écrivains de l'Ecole d'Alger. Cependant, à propos de cette Ecole nord-africaine, Mammeri avait son opinion. C'est ainsi qu'il déclarait en 1959 : «C'est une appellation à la fois ambitieuse et fautive. Qui dit communauté suppose communauté de destin qui certainement n'existait pas. S'il y a quelquefois dans ces romans comme la résonance d'une musique connue, cela tient à l'existence pour tous d'un climat commun(..)de conditions communes d'existence (...). Mais alors les analogies deviennent très générales, très peu concluantes, je pense que cette appellation d'Ecole nord-africaine a la valeur d'une autre, la littérature de la Méditerranée, prônée par d'autres et des plus prestigieux, c'est-à-dire la valeur d'un cadre si élastique qu'on peut un peu tout y mettre » (38).

Mammeri pense que Camus a montré clairement que la racine du malaise algérien venait du colonialisme mais aussi qu'on a exagéré la portée de sa *œuvre connue («je défendrai ma mère avant la justice») en y voyant la quintessence de la pensée de Camus.

Quand à l'avenir de la littérature algérienne, notre auteur ne pense pas qu'elle soit vouée au suicide. En ce qui concerne la littérature d'expression française, le problème le plus important pour Mammeri serait celui des lecteurs, du moins tant que le taux d'analphabétisme en Algérie se: a élevé. Quand aux thèmes, «la période actuelle, dit-il, est une mine de sujets et p?s seulement pour le roman». Les Algériens qui ont eu vingt ans en 1962 devraient écrire sur l'époque orésente de l'après guerre. Reste entre autres le problème de l'édition. Lors d'une enquête sur le livre en Algérie (et donc sur la SNED). Mammeri répondait qu'il ne se faisait pas éditer h la SNED oarce qu'il était encore lié à une maison d'édition française. Il pensait, en outre, qu'il est bénéfique pour tout le monde

que les écrivains connus qui ont déjà été édités à l'étranger continuent à l'être. Pour les jeunes, c'est autre chose. D'autre part, ici en Algérie, «les rapports éditeur-écrivains ne sont pas encore solidement établis». Enfin, le mérite de la SNED sera d'autant plus grand qu'elle aura découvert de jeunes écrivains (39).

3°) Le problème de l'engagement

Il y a un problème vis-à-vis duquel Mouloud Mammeri a toujours manifesté des positions constantes, celui de «l'engagement». Autant son héros cherchait les chemins de la liberté, autant le romancier a voulu maintenir sa liberté d'écrivain. Qu'il me suffise de faire appel à l'auteur lui-même au fil des années.

En 1959, par exemple, il répondait dans une interview donnée *EU* Maroc : « L'engagement est le type même du faux problème . Si être engagé cela veut dire pour l'écrivain écrire sur ordre, écrire quand on le lui demande et ce qu'on lui demande , je considère quand à moi que c'est là faillir à'une vocation. Si être engagé cela veut dire qu'on est avec les hommes, vivant leur vie vibrant leurs espoirs (...) alors je crois qu'un véritable écrivain ne saurait être qu'engagé, même s'il ne reçoit pas de consigne» (40).

Selon Mammeri, le romancier doit prendre un certain retrait une certaine distance par rapport à l'actualité. Il n'est pas un reporter (41), ni un feuilletoniste du matin. Le journaliste, lui, est contraint d'adhérer aux vérités provisoires mais néanmoins nécessaires qui constituent la vie politique au jour le jour. «En ce qui me concerne, dit Mammeri, je refuse d'être esclave de l'événement et je ne me résous à écrire que si réellement j'ai quelque chose à dire. Toute littérature sur commande me semble irrémédiablement vouée à l'échec, même quand, sur le moment, elle semble obtenir un succès qui est presque toujours de faux aloi et sans lendemain». Dans ce même entretien de novembre 1956 avec Abdellah Mazouni,

notre auteur estimait encore que «son rôle n'était pas de flatter des sentiments à fleur de peau ou des préjugés à fleur de raison mais bien plutôt de confronter son lecteur avec la vérité la plus profonde et quelquefois la plus désespérée de lui-même. Une littérature de combat ? «Mais n'avez-vous pas l'impression, répond Mammeri à cette question, d'une littérature daltonienne et que le meilleur est justement celui qui est sans complaisance à l'égard de soi-même et sans violence gratuite à l'égard des autres ? » (42).

Interveiwé par une revue égyptienne de langue arabe al-Hilâl en mars 1967, Mammeri déclarait, entre autres, que le problème capital était le suivant : «L'écrivain n'est pas un fonctionnaire de l'Etat» (4?). Nous ne sommes pas loin de Kateb Yacine et des positions d'Albert Memmi sur le rôle de l'écrivain. Autant dire qu'elle se rejoignent.

....

Bref, Mammeri distingue l'écrit politique qui vise à l'efficacité immédiate ; circonstancielle, et une œuvre littéraire comme la création romanesque : Embrigader l'écrivain serait lui rendre mauvais service (44). Enfin, en août 1967, lors d'une polémique dans le courrier des lecteurs de *Révolution africaine* (45), cette répartie de l'auteur : «Faire croire à ce peuple que les vrais clercs sont des rhéteurs aptes à la production sur commande c'est montrer à quel point on le méprise » . Mais il est évident qu'il y a un équilibre à maintenir entre une liberté anarchique et l'étouffement par une organisation telle que l'Union des écrivains qui est, au contraire , chargée de promouvoir, comme le déclarait Mammeri à la fin du colloque culturel national de juin 1968 (46).

4°) Le problème de la culture

Un autre problème est posé par l'œuvre de Mammeri, celui de la culture, en ce sens que la berbéricité occupe une bonne place dans ses romans et que les héros paraissent à cheval sur deux cultures.

L'auteur explique que sa culture fut vécue, non apprise ; il en était imprégné sans même s'en apercevoir, il a grandi dans une atmosphère de culture traditionnelle kabyle intégrée, du fait que son père, «la sagesse même», connaissait la tradition des ancêtres. Le romancier a ainsi intériorisé la culture de son enfance. Il y eut affrontement ensuite avec celle de l'Occident, mais le choc fut dépassé, si bien que Mammeri pouvait dire dans une interview en 1965 : «Je considère que j'ai à peu près concilié les deux cultures. Je n'éprouve d'amour aveugle ni pour l'une ni pour l'autre, mais une sympathie profonde et ... critique. Le fait d'avoir participé des deux m'a certainement enrichi, m'a permis de prendre dans chacune ce qu'il y a de meilleur, l'une corrigeant l'autre» (47). La berbéricité chez lui n'exclut pas, en tout cas l'algérianité. Cela va de soi. Les romans de Mammeri sont algériens. « Leur berbéricité, comme dit l'auteur, c'est l'habit que prend leur maghrébinité». Ayant une expérience authentique d'un coin de terre de Kabylie, où les hommes ont tel timbre de voix, un poids de sentiments, tels comportements, l'auteur ne pouvait pas ne pas être fidèle d'abord à ce coin de terre, c'est-à-dire au meilleur de lui-même, dont il avait une intime connaissance. Cela n'enlève rien aux valeurs universelles et ne les étouffe pas. «Ce qui arrive de profond aux hommes, en quelque endroit de la terre qu'ils se trouvent, de quelque langue qu'ils se servent, intéresse tous les hommes». Ainsi pense l'auteur sur cette question (48).

Il reste que, d'une façon générale, quand l'affrontement se fait entre la culture occidentale, «moderne», et la culture algérienne traditionnelle, celle-ci était ankylosée et n'était plus vécue. « La culture occidentale que l'on sefforçait de nous faire assimiler nous a obligés justement à sortir de nous, nous a obligés au mouvement, alors qu'au départ on nous avait dirigés vers la station du tapis, la station étendue», disait Mammeri au cours d'une rencontre au Maroc en 1962 (49). Une fois passé un certain seuil, il n'y a plus

conflit, si bien que la culture occidentale a permis de retrouver les valeurs réelles de la culture algérienne par comparaison, purification et enrichissement.

Cependant, constatant que l'Algérie entre à son tour dans l'ère de la civilisation technicienne et mécanique, Mammeri pense que la culture occidentale répond à cette civilisation mondiale. Nous sommes embarqués dans le même bateau, que nous le voulions ou non. «Les solutions qu'ont trouvées les Occidentaux aux problèmes qui se posent à l'homme moderne, dit-il, ce sont des solutions humaines». Mais les Occidentaux ont-ils tout résolu ? Un autre Algérien écrivait : «Même quand il écou?e toutes les valeurs de la civilisation technicienne (...) l'homme algérien reste constamment sur sa faim spirituelle ». Et plus loin : «ace à toutes ces valeurs, qui lui sont plus ou moins étrangères, l'angoisse de l'Algérien est d'emblée métaohvsiaue (50). Il reste, ccmmme le dit encore Mammeri, que «l= culture algérienne courrait le risque de mort si elle se cou-oait des grands courants de pensée et de création qui traversent une humanité visiblement en mal d'enfanter une nouvelle formule d'exister (...). Nous couvons d'autant moins au XX° siècle nous permettre cette insularité anémiant (la tentation du repli sur soi) et peut-être à terme fatale» (51).

5°) L'utilisation de la langue française

Enfin, dernière Question : pourouoi Mouloud Mammeri utilise-t-il la langue française ? Notre auteur a toujours été très franc.

Mamrneri répondait en janvier 1958 qu'on pouvait être nationaliste algérien et écrire en français. Il n'envisageait pas d'écrire jamais dans une autre langue et il pensait qu'avec l'indépendance cette Langue prendrait un nouvel essor car elle ne serait plus la marque d'une dcminaticn, mais l'instrument de la culture moderne (52). En 1959, il répondait qu'il n'y avait pas de problème

pour lui, ayant fait ses études en Français. Simplement l'usage intime de la langue française, en dehors de l'usage courant, demande de dépasser le sens immédiat et superficiel des mots ; c'est cela qu'il *aut acquérir pour écrire, disait-il (53). De toute façon, le romancier n'a absolument pas de complexe en se servant de cette langue ; il n'est ni torturé ni déchiré. Qu'un écrivain algérien écrive en français ou en arabe, il a toujours à faire un effort d'adaptation, de mise en forme et il n'est pas vrai de dire qu'un écrivain est spontané. Ecrire en français est *une* richesse pour un Algérien, déclarait notre romancier au cours d'un débat entre écrivains algériens en '963 (54). Alors que pour Malek Hhddad la langue française est son exil (réponse à Gabriel Audisio), pour Mouloud Mammeri il n'est pas question d'exil ni d'aliénation par la langue *française (55).

D'une manière encore plus nette, si l'on peut dire voici ce que l'auteur disait à Abdellah Mazouni au cours de l'entretien de novembre 1965 :

«La langue française est pour moi, non pas du tout la langue honnie d'un ennemi, mais un incomparable instrument de libération, de communion ensuite avec le reste du monde, je considère qu'elle nous traduit infiniment plus qu'elle ne nous trahit» (56).

Mais, en outre, l'auteur ajoutait qu'il est essentiel de sauvegarder, voire de développer, toutes les langues dont les hommes se servent ou se sont servis, comme des réceptacles d'expériences irremplaçables et peut-être, qui sait, fécondes. En Algérie les langues doivent être complémentaires. C'est une chance pour l'Algérie de pouvoir jouer sur plusieurs claviers (57). C'est aussi la pensée de Kateb Yacine. «On ne veut pas être amputé de la langue française, car une amputation reste une amputation», affirmait Mammeri au cours d'une conférence de presse chez Pion, à Paris, le 28 mars 1966. Et, comme Dib, Mammeri pense qu'à côté du développement

de la langue nationale, la langue française serait davantage connue qu'avant l'indépendance, non comme une concurrence mais comme un enrichissement.

Notre auteur n'aime pas user du mot «message». Ne cherchons donc pas dans ce sens, mais voyons en conclusion quelles seraient les idées-forces de l'humanisme de Mouloud Mammeri et sa conception de l'écrivain ? Lui-même nous le dit :

« Le rôle de l'artiste et sa difficile réussite consisteront justement à *garder* un équilibre périlleux entre une servitude superficielle et un dégageant stérilisant. Il faut vivre la vie des hommes sans nécessairement adhérer à leurs passions d'un jour ou à leurs préjugés de quelques ans. Il faut aller à l'essentiel du destin des hommes sans nécessairement fuir les événements qui en constituent le drame quotidien». (58).

Mouloud Mammeri ou les chemins de la liberté. Or la liberté de son héros paraît quelque peu ambiguë : celle d'un amour déçu. Ne vaudrait-il pas mieux parler de libération, pour reprendre le titre de l'ouvrage de Mohammed Aziz Lahbabi, (59). Le héros n'aura jamais fini de se libérer et peut-être, alors, rejoignons-nous le dernier roman de Dib, La Danse du roi. En tous cas une des préoccupations majeures de l'auteur est bien le problème essentiel et Universel de la sauvegarde de la liberté.

Mouloud Mammeri ou les amours impossibles, aurais-je pu dire aussi. Nous avons vu, en effet, les héros aux prises avec des amours qui ne sont pas très drôles.

Tout cela pourrait nous faire conclure à une vue plutôt noire de la réalité. Il semble que nous trouvions chez Roblès et chez Dib

une foi en l'homme plus affirmée et plus sûre, malgré aussi le voisinage de la mort et de l'insatisfaction dans la poursuite du bonheur.

Quoi qu'il en soit, je retiendrai pour ma part le réalisme de Mammeri, sans doute pas suffisamment optimiste à mon goût, mais certainement réalisme lucide ; sa fidélité à lui-même aussi , en ce sens que Mouloud Mammeri est vraiment un auteur, non pas circonstanciel, de combat ou pour faire plaisir, mais qui s'impose comme créateur, constant, équilibré et réfléchi, faisant honneur à la littérature algérienne d'expression française.

Jean déjeux

- (1) Entretien entre Mouloud Mammeri et Abdellah Mazouni dans Le Jour (Beyrouth), 27 mai et 3 juin 1966 (l'entretien date de novembre 1965). Cf. Revue de Presse (Alger), n° 114 avril 67.
- (2) «Dialogue à plusieurs voix (Mille Serradj, Mouloud Mammeri et Smaïl Mahroug) , rencontre au Maroc de l'Orient et de l'Occident», Confluent, n° 23-24, septembre-octobre 1962 p. 563.
- (3) Interview, l'Effort algérien, 28 novembre 1952.
- (4) Interveiw, El Moudjahid, 10 décembre 1967.
- (5) Interveiw, Education nationale (Rabat), n° 2, novembre - décembre 1959.
- (6) Ibidem.
- (7) El Moudjahid, cité.
- (8) Le Jeune Musulman, n° 12, 2 janvier 1953.
- (9) La rumeur en question devait confondre peut-être avec le roman du Marocain Taïeb Djemeri, La Course à l'étoile (Paris , 1953), préfacé par le Maréchal Juin. Simple supposition.
- (10) Le Jeune Musulman, n° 13, février 1953.
- (11) La Voix des jeunes, février 1953.
- (12) Progrès, n° 1, mars 1953, mais où le critique (Pierre Laffont) défend Mammeri contre les accusations de «régionalisme» et de «berbérisme».

- (13) Terrasses, n° 1, juin 1953 (Gérard Comma).
- (14) Ibidem. Cf. aussi La Pensée, n° 46, janvier-février 1953 (Marc Soriano) .
- (15) Interview, An Nasr, 11 mars 1968.
- (16) Le Jour, cité.
- (17) Sur cette polémique ou pourra lire : Mohammed-Salah Dembri, «Querelles autour de La Colline oubliée», Revue algérienne des lettres et des Sciences humaines, n° 1, 1969, pp. 166-174.
- (18) Interview, Alger républicain, 7 mars 1965.
- (19) El Moudjahid, cité.
- (20) Le héros d'Henri Kréa, Djamel (Paris, 1961) se souvient aussi de son odyssée : «Chez d'autres, l'Europe avait été l'apprentissage de la liberté. Pour lui, cette expérience était celle de la destruction des mythes. Mythes de l'amour. Mythes de la solidarité des prolétaires. Mythes de la bonté universelle ». (p. 234).
- (21) Entretien, février 1957 (numéro spécial sur l'Algérie), pp. 34-38.
- (22) Preuves, n° 76, juin 1957, pp. 33-37.
- (23) Contrairement à Arezki, ce héros est allé vers l'Orient et non vers l'Occident. Il a eu, lui aussi, un «maître vénéré». Mais

l'expérience faite, il ne sait pas davantage à quel saint se vouer et tout s'écroule : il revient bien auprès de la chaleur du feu dans la zaouia, mais pour s'endormir et s'y laisser mourir ...

- (24) Le Jour, cité, entretien avec Abdellah Mazouni.
- (25) Alger républicain, cité.
- (26) Interview, Bulletin France-Algérie, n° 9, février-mars 1966
- (27) El Moudjahid, cité.
- (28) Le Jour, cité.
- (29) Mohammed-Salah Dembri, «L'itinéraire du héros dans l'œuvre romanesque de Mouloud Mammeri», Cahiers algériens de littérature comparée, n° 3, 1968, p. 96.
- (30) An-Nasr, cité.
- (31) Cf. l'entretien avec Mohamed-Salah Dembri, An-Nasr, cité.
- (32) Abdelkader khatibi, Le Roman magrébin, Paris, Maspéro, 1968, p. 53.
- (33) L'Effort algérien, cité.
- (34) El Moudjahid, cité.
- (35) Interview, Révolution africaine, n° 213, 13 mars 1967 Algérie-Actualité, n° 77, 9 avril 1967.
- (36) Révolution africaine, cité.
- (37) Comme l'a bien vu Mildred P. Mortimer, The Algerian Novel in French, 1945-1965, Columbia University, New-York, 1969 (doctorat dissertation).

- (38) Education nationale (Rabat) cité.
- (39) El MoLidjahid, 5 avril 1968.
- (40) Education nationale, cité.
- (41) Débat entre écrivains algériens, El Moudjahid (hebdo), n° 114 9 juin 1963.
- (42) Le Jour, cité,
- (43) Al-Hilâl (Le Caire), cf. trad. Revue de Presse, n° 113, mars 1967.
- (44) Révolution africaine, n° 213, cité.
- (45) n° 233, 21 juillet 1967.
- (46) An-Nasr, 8 juin 1968.
- (47) Révolution africaine, n° 128, 10 juillet 1965.
- (48) Au cours de l'entretien avec Abdellah Mazouni, Le Jour, cité.
- (49) Confluent, n° 23-24, cité.
- (50) Abderrazak Chediri, «Le contenu idéologique de la culture», Révolution africaine, n° 85, 12 septembre 1964.
- (51) An-Nasr, cité.
- (52) Interveiw, Témoignage chrétien, 24 janvier 1958.
- (53) Education nationale, cité.
- (54) El Moudjahid, hebdo, cité.
- (55) Débat sur la littérature algérienne d'expression française, Alger-Ce soir, 13 mai 1965.
- (56) Le jour, cité.
- (57) Conférence à Alger, 26 octobre 1966, cf. El Moudjahid, 28 et 29 octobre 1966.
- (58) Le Jour, cité.
- (59) Mouhammed Aziz Lahbabi, Liberté ou Libération ? Paris , Aubier, 1956.

entretien avec mouloud mammeri

Salah Dembri

Mouloud MAMMERI, au cours d'un entretien accordé à notre collaborateur, a bien voulu, stimulé par quelques questions, jeter un regard critique sur son œuvre et ses personnages.

Q - Pouvez-vous, Mouloud Mammeri, nous éclairer sur une obsession majeure de votre œuvre, la *aillite du couple, l'échec de l'amour ? Partagez-vous, avec Aragon, l'opinion qu' « il n'y a pas d'amour heureux » ?

R. - Oui je crois que la question donne d'elle-même la réponse que personnellement je serai tenté d'y apporter. J'avoue que je vois difficilement ce que peut vouloir dire un amour qui a réussi. Je crois qu'il n'y en a pas ou alors on sombrerait dans de vastes discussions sur le bonheur. Mais sans aller jusque-là' en donnant au mot son sens le plus immédiat, je serai assez de l'avis d'Aragon : — Il n'y a pas d'amour heureux » du fait que ce sentiment est un sentiment ambigu, très inconfortable bien sûr, de plaisir souvent éphémère et de douleur souvent longue. Si l'on considère les œuvres qui ont été écrites, j'avoue que je vois mal, je suis tenté de dire je ne vois pas du tout un seul livre qui soit l'histoire d'un amour heureux. Prenons un livre comme PAUL et VIRGINIE . Même cette espèce d'idylle ne prend son sens et sa dimension que tout à fait à la conclusion quand l'un des deux meurt. C'est pour cela que je dirai avec Aragon, qu'il n'y a pas d'amour heureux. Mainte-

nant, si vous voyez quelque chose que je n'ai pas dit ou qui n'est pas assez clair ?

Q - Ce thème de l'amour malheureux s'impose dans votre œuvre. On le retrouve aussi bien dans la COLLINE OUBLIÉE, le SOMMEIL DU JUSTE que dans L'OPIUM ET LE BATON. C'est une des lignes directrices de votre production littéraire. Dès lors que l'amour ne s'avère pas heureux, votre conception, votre vision du monde ne vous entraîneraient-elles pas vers une sorte de pessimisme ?

R. - Si vous voulez. Je peux vous donner une explication qui n'en est pas une, qui est beaucoup plus superficielle que celle-là. Je peux même vous en donner deux. J'avoue que ce sont des réflexions à froid, c'est-à-dire que je ne sais pas trop si elles correspondent à la réalité, mais, tant pis, je vous les donne comme je les pense.

Brusquement je me rappelle que, quand j'étais au lycée, tout jeune élève déjà, j'étais en 5ème (c'est-à-dire pour un élève algérien qui n'a pas encore entièrement maîtrisé l'usage de la langue, mais a simplement sa simple compréhension, la plus élémentaire), je me rappelle avoir lu tout Racine, et je n'ai pas lu tout Racine par devoir, j'ai lu tout Racine par volupté. Ce qui est vraiment incroyable pour la condition dans laquelle j'étais. J'ai gardé pour cet auteur, (je n'ai plus treize ans certainement) une espèce d'attendrissement excessivement partial, c'est une passion très partisane que j'ai pour lui, je serais assez tenté de le considérer comme étant un des plus grands écrivains sinon le plus grand qui ait jamais écrit. C'est absolument extraordinaire. Et je crois qu'il y a je n'ose dire ; une espèce d'affinité, mais enfin, j'ai une sensibilité particulière à ce théâtre là. Hors si l'on considère justement ce théâtre de Racine, je crois qu'une des constantes, c'est ce pessimisme, non seulement dans l'amour d'une façon générale. Mais tout de même d'une façon

particulière ce pessimisme dans l'amour. C'est vraiment malheureux, éternellement malheureux. Si bien que (peut-on parler de tempérament, je n'en sais rien ?), nous devons quand même véhiculer, chacun de nous doit véhiculer dans ses fibres mêmes, un certain nombre de tendances ou de réactions instinctives et cela serait assez la mienne, en ce cas là. Je peux vous faire une confidence et cela peut vous intéresser. J'avais écrit une «Colline oubliée» qui n'est pas exactement celle qui a paru, dans laquelle cet amour, ce double amour, celui de Menachour Davda et celui de Mokrane pour Aazi était encore beaucoup plus sombre et c'est à froid pour ainsi dire que j'ai édulcoré cela, c'est-à-dire qu'en relisant les choses que j'avais écrites d'inspiration, j'ai porté une espèce de jugement cette fois, critique (le jugement du professeur ne rejoint plus du tout le sentiment du créateur), sur ce que je venais d'écrire et je me suis surpris, tenté peut-être, de «mélodramatiser», et je me suis dit : «non il ne faut pas que tu fasses ça». J'aime beaucoup l'art classique, la litote, les choses que l'on suggère plus que l'on ne les dit, en tous cas, dire en deçà pour signifier au-delà et j'ai de propos délibéré, sabré, supprimé des parties entières, c'était beaucoup plus long la «CoHipe oubliée» au départ, c'est un oché de jeunesse bien sûr, mais enfin je crois que cela a en même temps un peu changé malgré tout le timbre, en quelque sorte cette espèce de résonance générale du roman. Mais enfin cette première version qui est peut-être plus conforme à ce qu'il y avait de tout naturel, de tout immédiat en moi, allait beaucoup plus dans le sens de ce pessimisme et d'amour raté que ne va déjà celle qui a effectivement paru où ces deux amours sont des amours qui ne sont quand même pas très drôles.

Q. - Dans la continuité de ce thème de l'échec de l'amour, ne pourrait-on pas situer la conduite des héros ? Je songe à MENACH, Azerki et Bachir Lazrek qui semblent se complaire à première vue dans une mystique de l'échec, et là aussi votre témoignage nous serait particulièrement important.

R. - La formation que nous avons tous reçue m'inspire tout de suite une réponse, qui peut-être, n'est pas la bonne, enfin je la donne parce que ou peut-être allé du plus superficiel au plus profond, mais la première réponse qui vient à l'esprit serait la suivante : Ces 3 romans ont été écrits à une époque où l'Algérie toute entière, où le peuple algérien tout entier vivaient dans un régime dans lequel aucun de nos destins n'avait chance de réussir pleinement. Bien sûr il pouvait réussir dans de petits îlots, dans de petites impasses rabougries, malingres, enfin cela ne va jamais très loin, tous les élans nous étaient parcimonieusement calculés, ce qui fait que l'on peut dire, si vous voulez, que cette époque, non pas de complaisance, mais certainement mieux, qu'une espèce de plaisir à les faire noirs ces destins, cette espèce de continuité dans l'échec de tous ces héros, au fond c'est peut-être une image en définitive assez fidèle, me semble-t-il, du destin collectif du peuple algérien. Notre destin était bloqué, acculé dans une impasse, de toute façon il ne pouvait pas s'en sortir dans les conditions que nous vivons à ce moment là, et dans ce destin collectif, chacun de nos destins particuliers était à la mesure de l'ensemble, je ne connais pas d'algérien qui eût pu dire en 1962 que réellement il s'était réalisé, épanoui pleinement, enfin qu'il avait vécu pleinement sa vie d'homme quelles que soient d'ailleurs les petites réussites sur le plan pratique qu'il aurait pu avoir, il peut avoir eu les postes les plus hauts, avoir eu toute la fortune qu'il voulait, il n'en reste pas moins qu'à son destin d'homme il manquait quelque chose d'essentiel, le fait qu'il était toujours aliéné dans quelque chose qui n'était pas lui, le fait qu'il était le complément involontaire d'une civilisation, d'un destin qui n'était pas le sien ce qui fait qu'aucun de nous ne pourrait échapper à cette mystique de l'échec comme le suggère votre question, mais ne pouvait échapper à ce sentiment un petit peu pessimiste quand même, que, quoi qu'il fasse, quelles que soient ses aptitudes, ses activités, son ambition ou son bon vouloir, de toute façon il est à plus ou moins brève échéance un condamné.

Q. - Peut-on dès lors incriminer votre formation ? Est-ce que vous n'avez pas précisément utilisé un héritage de cet enseignement de la littérature grecque dans laquelle on voit l'homme accablé par le destin, cet homme justement ne pouvant échapper à la loi divine. L'Algérien donc en période coloniale serait absolument écrasé par un destin imposé à lui et, dans votre œuvre particulièrement, sans aucune possibilité de recours, du moins au moment où intervient Bachir Lazrak avant de céder la place au thème de la patrie en lutte.

R. - je crois que ce que vous dites là est très vrai, je crois même que l'on peut le pousser un peu plus loin, c'est-à-dire que, (là je m'excuse de rappeler un souvenir un peu personnel mais la question même m'y invite) j'ai fait en effet des langues classiques mais j'ai infiniment plus aimé le grec que le latin et je suis absolument certain qu'une des raisons était celle-là, cette espèce d'ambiance, d'atmosphère dans laquelle cette culture, ces hommes grecs évoluaient. Cela rejoint un peu ce que nous disions tout à l'heure. Simplement je dis une chose, je ne crois pas que ce soit cette espèce de formation acquise et après tout livresque qui ait pu créer en moi cette seconde nature, en quelque sorte ce réflexe pessimiste. Dès l'abord je crois qu'il y a eu simplement une espèce de retrouvaille, d'affinité donnée au départ. Il y a même une autre chose qu'on pourrait dire, c'est que la civilisation de la culture, de l'euphorie, de l'optimisme, de la réussite, ce n'est peut-être pas la notre, je crois assez au pessimisme de notre civilisation, quoique j'avoue que l'on peut avoir une opinion tout à fait différente, ni non plus bien sûr, cette civilisation grecque dont tout le monde dit qu'elle est lumineuse, méditerranéenne, rationaliste, donc portée vers la joie.

Mais je crois qu'au contraire, ce serait l'inverse. Je crois que cette lumière c'est une espèce de compensation, c'est une espèce de désir de refouler le côté rationnel et sombre, c'est une espèce de bouée de sauvetage à laquelle les grecs s'acharnaient à s'agripper

justement parce qu'ils étaient emportés par le flot de ces destins inexplicables, inexpliqués. Intimement, c'est un univers qui s'apaisait sur eux, contre eux, contre lequel ils avaient l'impression qu'ils ne pouvaient rien. Ce peuple qui a été vraiment gâté par la nature à tous les points de vue, avec une chance remarquable, débordante de dons esthétiques, malgré tout se sentait limité en quelque sorte, borné à arriver tout de suite à une certaine limite, enfin au bout d'un certain temps à sentir un certain nombre de thèmes, de bornes d'autant plus que justement il avait dépensé plus de qualités, plus d'activités auparavant pour étendre cette connaissance.

Je les ai traduits avec infiniment de passion, de plaisir tous ces tragiques grecs. Avec cette conception de la vie effectivement soumise à la puissance capricieuse, souveraine qui était le destin. Alors disons, si vous voulez que ce n'est pas ce que j'ai pu apprendre de la civilisation grecque qui m'y a poussé, mais simplement que j'ai retrouvé dans ce climat quelque chose que je devais déjà posséder, du moins j'imagine quelque chose comme cela.

Q. - Par instant, vos œuvres semblent avoir retenu quelques-unes des particularités de « l'homme méditerranéen » définies par Roblès : confrontation constante avec la mort appel du soleil de la lumière. Qu'en pensez-vous ?

R. - je crois que vous avez raison, je pense que dans les réactions de Roblès, il doit y avoir, je n'ose dire son atavisme, c'est un mot un peu vilain, mais enfin, quand même son atavisme espagnol et cette espèce de familiarité que les espagnols ont avec la mort. Enfin, ils jouent toujours avec : les espagnols sont des méditerranéens comme nous.

On a l'impression que cette mort est toujours présente dans leur vie même. Il est inutile, je pense de citer des références qui

seraient certainement très classiques. Je crois assez à tout cela et je dirais même que l'optimisme m'a toujours paru primaire. Je ne voudrais pas que ce mot dépasse ma pensée et en disant primaire j'entends plutôt puéril, fruste comme théorie de l'existence. Je conçois mal un philosophe qui serait par principe optimiste. Moi je crois que l'optimisme doit être une option. On choisit d'être optimiste devant le drame de la vie.

Mais de là à conclure d'après la vie que nous menons que «tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles», je crois que ce serait là une petite plaisanterie. Il y a un optimisme viril qui consiste à dire : «la vie est ce qu'elle est» et dans ce qu'elle est il y a du bon et du mauvais, à différentes doses ; mais pour ma part, je choisis tout de même, dans cette vie mêlée, les côtés clairs, les côtés positifs et donc je suis optimiste délibérément mais je ne crois pas que l'on puisse faire de l'optimisme une espèce de conclusion quasi-scientifique et dire que le monde est alors très bien fait et qu'il n'y a pas lieu de s'en faire. Il n'y a qu'à dire que tout va pour le mieux.

Q. - Arrêtons-nous à Bachir Lazrak. N'avez vous pas l'impression qu'il n'a point saisi, en dépit de sa culture, l'importance du bouleversement historique qu'il vit en compagnie de tous ses compatriotes ?

R. - Moi je serais tenté de dire plutôt le contraire, d'être amené à apporter à cette affirmation un certain nombre de correctifs malgré tout. J'avoue que tel qu'il est peint dans ce roman, peut permettre de conclure en effet qu'il est presque, je ne dirais pas entraîné malgré lui , mais enfin, qu'il entre d'une façon très décontractée, très désinvolte dans un mouvement qui est en effet , ainsi que vous le dites, un bouleversement historique important. Si telle est l'impression que l'on en retire j'avoue que c'est alors peut

être moi qui ne l'ai pas dépeint tel que je l'aurai voulu. Simplement j'ajouterai la chose suivante : Je crois que l'importance historique des événements semblables à ceux que le peuple algérien a vécus dans un passé tout à fait récent, apparaît si j'ose dire, de façon beaucoup plus claire après les événements que pendant. Un roman n'est pas une thèse, ce n'est même pas un essai historique, c'est un essai de reproduction de la vie, non pas telle qu'elle s'est passée mais qu'elle est recréée je crois dans l'esprit de celui qui écrit mais avec une référence constante tout de même à la réalité. Il m'étonnerait beaucoup de savoir que pendant la Révolution, un intellectuel algérien quel qu'il fût, je dis bien quel qu'il fût, se soit engagé, dans « j'allais dire cette aventure », ce mouvement, cette expérience historique incroyable, avec une pleine notion de ses dimensions telles qu'elles nous apparaissent à nous qui sommes les survivants justement de cette épopée. Je crois que l'épopée est épique surtout pour la génération qui suit ceux qui l'ont faite. Les poètes romantiques ont commencé à chanter Napoléon après la défaite de Waterloo.

La Révolution de 1789 a paru une grande chose après que Robespierre et tous les autres eurent déjà disparu de la scène. Il y a une espèce d'élaboration intellectuelle des événements qui se passe par après. Et je me demande si cela n'était pas intellectualiser par trop un roman pour lequel déjà certains me reprochent d'être trop intellectuel, je me demande si là cela n'était pas aller encore d'avantage dans ce sens de l'intellectualisation que de présenter un héros qui vit la Révolution algérienne, ou plutôt la Guerre de Libération Algérienne, justement comme un intellectuel et presque uniquement comme un intellectuel qui se dirait : « Je suis en train de vivre un des plus grands événements historiques », je crois que c'était risquer peut-être de désincarner un peu les personnages, les scènes et naturellement j'ai fait un roman qui n'a pas nécessairement la même optique, si vous voulez, pas la même structure qu'une œuvre qui serait plutôt une analyse des événements.

Bien que cela ne soit pas tout à fait la même chose je pense brusquement à certains films soviétiques qui ont été faits après la Révolution.

Leur réussite réside surtout dans cet agrandissement épique plutôt que dans le sens d'une prise de conscience intellectuelle de l'importance des événements que l'on est en train de vivre.

J'ai voulu, dans le roman, l'agrandissement épique, même si je ne l'ai pas réalisé.

Q. - Vous avez abordé et surtout, vous nous avez permis de préciser la silhouette de Bachir Lazrak. Vous lui prêtez des propos qui terminent d'ailleurs l'œuvre et qui comportent une certaine gravité. Je vous cite : — J'ai pris le journal pour y retrouver l'écoulement des jours et savoir que, loin, de cet enfer où nous vivons tous ici, des hommes vont au bois, au bal, à l'usine ou chez l'épicier du coin. Peine perdue ! A chaque page de mon journal, sous chaque ciel du monde, la tragédie éclosait d'elle-même. Il n'y avait même pas besoin de forcer avec des mots : la réalité passait les phrases de si loin ... ».

Or, c'est là le mot de la fin. Alors je voudrais savoir si ces propos impliquent que l'homme porte l'entière responsabilité du mal qui lui arrive.

R. - je serais tenté de dire « oui et non », en m'excusant de l'ambiguïté de cette réponse. Voici pourquoi. Tout d'abord, j'ai l'impression que cette conclusion de « l'Opium et le Bâton » est en quelque sorte l'expression d'un amour déçu.

En effet il y a des gens qui parlent de la nuit pendant des pages entières, mais qui en parlent par désir ardent du soleil, en quelque sorte, par nostalgie du soleil. J'avoue que cette conclusion c'est un peu cela.

Lorsque j'écris : « la tragédie éclosait d'elle-même » , c'est parce que je le regrette profondément, c'est à cause de cette vision pessimiste dont nous parlons tout à l'heure, je considère que notre époque, peut-être encore plus que beaucoup d'autres époques de l'histoire, est une époque où les hommes se plaisent à faire leur propre malheur. Sont-ils responsables du mal qu'ils font ? Je ne sais. Mais en tous cas, je regrette qu'une volonté meilleure ne les pousse pas vers d'autres rivages que ceux que chacun de nous peut déplorer ; actuellement, nous vivons un siècle passionnant mais peut être pas très réconfortant parce que nous sommes arrivés au bout d'un certain nombre de nos possibilités, que les espoirs les plus grands que nous avons mis dans les domaines particulièrement prestigieux tels que la science, la technique, et, en définitive se retournent contre nous et risquent même d'aller beaucoup plus loin que cela, jusqu'à l'extermination de notre propre espèce.

Peut être est-ce une constante de mon tempérament, mais je crois que l'on peut constater une espèce de faillite de la civilisation « moderne » . Il y a quand même une sorte de déficience dans ce que nous avons créé qui me fait à moi profondément regretter que les choses soient ce que je vois qu'elles sont. Je pense que c'est comme cela qu'il faut chercher à expliquer cette conclusion. Je ne cherche pas du tout à porter un jugement. Ce n'est pas du tout une proposition éthique. Je ne cherche pas à confondre les hommes et à les écraser sous le poids de leurs responsabilités en les rendant justement responsables du mal qui leur arrive parce que je crois que c'est faux tout d'abord. Ensuite parce que, de toutes façons, cela n'arrange rien, si même cela était vrai.

Aucune objurgation ne peut les pousser à bien faire. Simplement, j'en reviens à ma formule du début, je crois que c'est davantage l'expression d'un amour déçu qu'une tentative de localiser les responsabilités ou de faire les hommes responsables de leur malheur.

Q. - Néanmoins, Bachir Lazrak veut simplement s'attacher à une vision lénifiante, savoir que les hommes quelque part jouissent d'une vie simple, s'adonnent à une vie peuplée de sentiments simples, l'amour, etc ... et il ne trouve cela nulle part. Alors, il a l'air de « se laisser aller » .

R. - En effet, disons que ce sont les malheurs des temos. Moi je crois que ce sont un peu les malheurs de notre condition. C'est du moins ainsi que je l'ai voulu. Maintenant, je crois que c'est une expérience que chacun de nous peut faire. Au sortir d'événements particulièrement tragiques, on aspire à une prose des jours, à une reprise d'une vie qui soit absolument quelconque parce que rassurante et on s'aperçoit en général que c'était une illusion. Je crois qu'après toutes les guerres, toutes les révolutions, cette expérience a été faite des milliers de fois par les gens qui justement ont vécu ces événements là.

Q. - Nous en arrivons à un autre propos. Vos héros sont le reflet d'une certaine génération nord-africaine, formée à l'école française, ayant vécu et mis à nu les contradictions de la culture occidentale.

Cette analyse a été étendue à un ensemble d'œuvres d'écrivains algériens et nord-africains . Albert Memmi a , par ailleurs , tracé leur itinéraire dans le fameux « Portrait du Colonisé » . L'expérience de vos héros, surtout celle d'Arezki, se laisse-t-elle enfermer entièrement dans ce schéma ?

R. - Oui, je répondrai tout de suite que, « enfermer dans ce schéma » ça n'est pas et ça ne peut pas être.

Ce qu'on peut dire, c'est qu'il y a une certaine perspective qui permettrait en effet de ramener à ce schéma de Memmi les destins de ces héros et en particulier celui d'Arezki dans le SOMMEIL DU JUSTE. Simplement je dirai que cela n'est pas une espèce

d'illustration d'un schéma ; je n'ai pas voulu en quelque sorte montrer dans les faits ce que ce schéma pouvait devenir . J'ai montré, me semblait-il, un certain nombre de vies telles que réellement elles pouvaient s'être déroulées, car beaucoup de ces événements ont été réellement vécus et s'il se trouve qu'au bout d'une analyse on peut ramener cela au schéma de Memmi, je pense que cela ne prête pas à conséquence. Cela veut dire simplement que le schéma a été bien déduit, a été bien construit ou bien que ces personnages sont évidents, qu'ils correspondent à la réalité telle qu'elle a été vécue par les Algériens. Maintenant il n'en reste pas moins qu'il n'y a rien d'étonnant à ce que ce schéma en définitive convienne bien à cette littérature, Qu'importe que ce soit là un Doncif, que tous ces romans, toutes ces oeuvres ont été écrites effectivement par des intellectuels msharbins, quels qu'en soient l'origine, le pays ou la condition sociale, qui ont en tendance enfin à telle qu'ils la vivaient eux-mêmes.

Faire passer dans leurs œuvres la vie. Ils ont peut-être privilégié l'aspect intellectuel des choses sur d'autres aspects qui auraient dû être considérés mais je pense que c'est une chose tout à fait entendue, il est normal qu'un intellectuel considère d'un point de vue intellectuel, c'est-à-dire un petit peu idéologique, la réalité algérienne ou tunisienne ou marocaine telle qu'elle s'est déroulée pendant le temps colonial.

querelles autour de la colline oubliée de mouloud mammeri

Salah Dembri

Lorsqu'en 1952, le nom de MOULOUD Mammeri s'imposa à l'attention du lecteur et de la critique, la littérature algérienne d'expression française en était à sa première démarche et ne permettait point encore l'approche globale que devait tenter en 1958 Mohammed Abdelli dans les «lettres françaises» (1). Les écrits de Jean Amrouche, pour remarquables qu'ils fussent, ignoraient à l'exception de deux essais suggestifs (2) les réalités algériennes ou nord-africaines. Le premier roman de sa soeur, jacinthe Noire (3) victime à sa parution du naufrage des Editions Chariot, s'avérait entaché de folklorisme, d'exotisme et affiliait son auteur à la lignée des Fromentin, Feydeau et autres écrivains français visiteurs du Maghreb. L'autobiographie romancée de Mouloud Feraoun, desservie au départ par un éditeur éclairé certes mais démunie (4), attendait pour être appelée à la notoriété, son rachat par les Editions du Seuil.

L'Algérie profonde, elle, se ressentait encore du traumatisme du 8 Mai 1945 et le peuple algérien avait amorcé un repli sur soi. Répondant à l'intense fermentation nationaliste, une dense littérature orale relatait le martyrologe national et faisait perdurer, dans la mémoire de tous, le souvenir des massacres de Sétif et de Cuelma. Ce contexte historique explique l'exigence, alors formulée, que les gens de l'art exaltassent le combat patriotique (les journaux d'obédience nationaliste, tolérés ou clandestins ne manquaient pas de

rappeler aux écrivains le propos de Brecht «Nous déduisons notre esthétique comme notre morale des besoins de notre combat») et s'engageassent résolument, par la parole, la plume et les ressources de leur talent, dans la lutte pour l'indépendance, Mohammed Dib, en 1950, soulignait en termes vigoureux cette prescription formelle: «toutes les forces de la création de nos écrivains et artistes mises au service de leurs frères opprimés, feront de la culture et des oeuvres qu'ils produiront autant d'armes de combat. Armes qui servirent à conquérir la liberté».

Première œuvre vigoureuse à révéler le visage d'une Algérie qui ne fût pas la traduction d'un regard européen, première œuvre

jusqu'aux excursions les pitoyables et complaisantes réductions d'un Abdelkader H?dj-H?rrlou (B Alias Abdelkader ?i"ri !• (6) , adhérent du mouvement «A.!!érj--niste» de Robert Randau, le «CH'ine Oubliée» de Mammeri devait, contre toute attente, susciter de vives critiques antagonistes et faire peser sur la neuve littérature du jeune professeur de Ben A'cnoun tout à la fois les promesses d'un brillant avenir et les accusations de scandale et de forfaiture. La cassure était nette : aux dithyrambes et aux re-marcues tendancieuses d'une certaine critique française, essentiellement «pi'd-noir», s'opposaient, directement adressées à Mammeri les demandes d'explication et les mises en garde des milieux algériens, Le contexte politique et historique des années 1952- 1953 fournit les clés de l'affaire et nous permet d'apprécier les raisons pour lesquelles «la Colline Oubliée» suscita diverses interprétations souvent intéressées et des querelles forcément passionnées, mais n'y furent certes point étrangères les qualités esthétiques et littéraires d'une œuvre, qui, dans le tumulte poétique de la période envisagée, ne furent pas toujours distinguées.

Quatre mois après sa publication, le roman de Mammeri retenait l'attention des jurés des prix littéraires français : une voix au

Concours, deux fois au Fémina 1952. Une médiocre ou d'un rang subalterne eût-elle aussi facilement mis en branle les énergies malveillantes des critiques de la presse colonialiste ?

Par ailleurs, élargissant l'horizon habituel des créations locales, le roman de Mammeri accueillit d'emblée les Algériens, les jeunes surtout. Elles suscitaient, parmi eux, un intérêt évident, éveillaient, si non leur sympathie, du moins leur curiosité critique. Ils lisaient et discutaient le roman. Le témoignage d'un militant communiste, Hocine Khaled, nous apprend, à la date d'octobre 1952, leur empressement à se procurer le livre et déplore que son prix en interdise une grande diffusion (7).

Les conversations évaluèrent les thèmes de l'œuvre et les termes de l'intrigue, révélant des aspects souvent contradictoires : Était-ce une illustration locale du conflit des générations dont le théâtre populaire faisait une grande consommation ? Les Algériens devaient-ils se rattacher à la tradition ou aspirer à un ordre nouveau? La société traditionnelle était-elle mise en question et la réforme du code social et religieux nécessaire ? Œuvre régionaliste, voire berbériste ? Œuvre nationaliste, puisqu'elle dévoilait l'incroyable misère du prolétariat agricole algérien ? L'«Immoraliste» de Cide avait-il influencé le roman ? Une fraction de la jeunesse algérienne cultivée souhaitait-elle son intégration à la Cité Française ?

L'œuvre de Mammeri soulevait de brûlants problèmes, ces quelques orientations le montrent. Les Algériens en étaient conscients qui les débattaient dans un climat de franche critique. Les premières réactions connues étaient très mesurées : on signalait des insuffisances, on déplorait certains silences (9), on en admirait aussi (10). Les communistes eux-mêmes toujours par la plume de Hocine Khaled tenaient, en dépit de quelques réserves touchant l'historique et le choix de l'écriture, à saluer ce «souffle d'air frais»

Mammeri a su demeurer fidèle à son enracinement kabyle et pour porter à travers le monde le message qu'il tient de ses pères, il a parfaitement assimilé le génie de la langue française» 21. Gérard Bauer dans le journal d'Alger», note la sensibilité quasifrançaise de Mammeri 22, «l'Echo d'Alger» salue le «nouvel écrivain» ; Marise Péliale veut partager la joie de l'écrivain et s'extasie sur sa promotion en termes dont nous ne jugerons point la profondeur 23.

La même démarche inspire à Georges Pasquier la réflexion suivante : «tout cela est de bonne tenue, s'exprime dans une langue qui fait honneur aux éducateurs non moins qu'aux disciples» 24.

Jusqu'en mai 1953, la presse colonialiste d'Alger et d'Afrique du Nord abondera en remarques semblables, soulignant l'attitude particulière du Berbère des analyses de Henri Basset 25.

Quand on songe à l'exploitation effrénée de son nom et de son œuvre, à son corps dépendant d'ailleurs, les raisons du silence de Mammeri échappent au chercheur. Notre écrivain aurait dû supputer les pertinentes mises en garde de Michel Courant 26, car, une autre œuvre algérienne, «La Grande Maison» de Mohammed Dib, parue aux Editions du Seuil quelques jours à peine après la «Colline oubliée», était délaissée par la critique locale (journaux communistes ou nationalistes exceptés), non qu'elle fût de moindre valeur (elle obtint le prix Fénéon 1953) mais parce que plus hardiment accusatrice plus nettement engagée politiquement, plus fortement évocatrice de l'exploitation coloniale. Le roman de Dib irritait les milieux politiques européens. Aussi clamait-on que Mammeri, lui était un véritable humaniste 27, que la supériorité de la «Colline oubliée» était manifeste - «Un livre et un pamphlet», écrira Jean Brune confrontant les deux œuvres dans un article polémique 28.

Aussi D-arlait-rn ds récrmpsnse : prétexte de l'intense floraison littéraire de 1953- en Algérie (quatre premières œuvres sont signalées cette année-là : rembarquement du Lundi de Jean Pelegri, le «sang Chaud» de l'Echo d'Alger, «la Colline oubliée et la Grande maison» 29, l'Echo d'Alger créait le prix des Quatre jurys, doté par ses soins de cent mille francs et destiné à couronner une œuvre ayant obtenu au moins une voix à l'un des quatre grands prix de fin d'année (Concours, Renaudot, Fémina, Interallié) . « La Colline oubliée était valablement admise à concourir. Le Vicomte Alain de Sérigny 30, directeur de «l'Echo d'Alger, présidait naturellement le jury.

Les réactions algériennes, vives et peu enclines à l'indulgence, occupèrent les mois de janvier et de février 1953. Elles intervenaient en dernière part et s'avéraient fondées, puisque les exégèses tendancieuses citées plus haut s'étaient employées à dénaturer l'œuvre. Dans un premier article intitulé «la Colline du Reniement», l'historien Mohamed-Chérif Sahli 31 somma Mammeri de s'expliquer ou de se défendre 32, exigeant qu'il définisse ses intentions et éclairât publiquement ses lecteurs sur le parrainage du Maréchal Juin dont son œuvre aurait bénéficié.

Profondément bouleversé, Mammeri se départit enfin de sa réserve et profita des colonnes du «jeune Musulman» 33 qui lui étaient ouvertes.

Ils s'attacha à plaider la valeur de son livre animé, selon lui, d'un esprit nationaliste, nia le patronage du Maréchal Juin. Peu convaincus, deux autres historiens, à quelques jours d'intervalle, entamèrent une critique serrée de la «Colline oubliée». Sensible aux qualités de l'œuvre, Mahfoud Kaddache reprocha toutefois à Mammeri l'in vraisemblance de quelques situations, certains silences coupables et lui rappela que la situation particulière de l'Algérie ne

souffrait peut-être de l'ambiguïté ni qu'un écrivain omette d'apprécier les problèmes de l'heure 34.

Mostefaï Lacheraf releva, de son côté l'absence d'engagement politique. Son article, finement analytique, s'efforça de sonder l'esprit régionaliste et les signes de berbérisme qui perçaient çà et là. Mammeri, selon lui, avait édulcoré à dessein les réalités algériennes les avait enrobées d'un vernis folklorique au point d'affilier son récit à la littérature exotique, voire coloniale 35.

La violence des réactions nationalistes ont étonné d'aucuns, et des universitaires français qui n'avaient probablement pas connaissance des machinations occultes ou avouées de la période coloniale crurent de bonne foi que les Algériens étaient prêts à étouffer certain patrimoine culturel de leur pays 36.

Or, pour comprendre l'état d'esprit des intellectuels autochtones, il faut nécessairement évoquer des exemples historiques qui pour eux avaient valeur de précédents : ils n'oubliaient point les argumentations schématiques et les affirmations lapidaires de Louis Bertrand, l'inventeur de la théorie de la latinité 37, ils se souvenaient de la publicité tapageuse faite par les Algériens autour de Abdelkader Hadj-Hamou 38, ils se rappelaient les délirantes élucubrations anti-islamiques et anti-arabes de Hesnay-Lahmek qui se sentait «plus proche de Saint-Augustin que de Sidi-Okba» 39. A une époque où les valeurs traditionnelles semblaient les seules valeurs-refuges contre l'aliénation coloniale, contre la dépersonnalisation - et Memmi, dans son «Portrait du Colonisé» a montré combien cette démarche était naturelle - certaines propositions de réforme du code social et religieux pouvaient être mal reçues.

«La Colline Oubliée» suscita donc des suspicions d'autant plus légitimes que la prise en charge de la diplomatie française, le 4

janvier 1953, par Georges Bidault faisait apparaître aux nationalistes algériens son caractère nettement antimusulmane, confirmée par la déposition en août 1953 du Sultan du Maroc et le curieux commentaire de l'événement par le ministre français : «C'est la lutte de la Croix et du Croissant (...). Laissez-moi mes enfants, rêver à Jérusalem» (40).

Mammeri était à Bou^arik quand lui parvint, le dimanche 25 Janvier 1953, une information naturellement prévisible : le Prix des quatre jurys était attribué à son roman. Le résultat avait rendu quatre voix de douze voix allaient à « La colline oubliée », quatre aux «Enfants du Bon Dieu» d'Antoine Blondin et une voix à Augustin Robinet pour le «Haut-Lieu». La cérémonie de remise du prix était fixée au 30 janvier. A cette occasion, le gouverneur général Roger Léonard offrait un cocktail au Palais d'Eté. En dépit d'appels pressants, Mammeri refusa d'y paraître (41). Le «Journal d'Alger» n'en titrait pas moins le lendemain : «on ne s'est (presque) pas aperçu de l'absence du lauréat : Mouloud Mammeri». Il s'agissait bien de littérature !

L'affaire perdait de son intérêt et fut à peine réveillée par un dernier éclat. Les communistes révisaient leur jugement sur la «Colline oubliée» et Bachir Hadj-Ali accusa Mammeri de s'être prêté au jeu des colonialistes (42).

Plus tard, on s'efforcera de minimiser l'affaire ou d'en éluder certains aspects : «un aspect particulier du problème démographique kabyle» écrivit, à propos de «la Colline oubliée», Aimé Dupuy (43). Dans une étude de bonne facture, Jean Déjeux se montre volontiers disert quand aux prises de position nationalistes mais passe fort discrètement sur la campagne de presse colonialiste : «Il n'est pas question de discuter ici (...) l'exploitation par la presse de ce thème du «berbérisme» capable de dresser Arabes contre kabyles», et in-

versant les données initiales, Raymond Charles, l'exégète hargneux de «l'Evolution de l'Islam, que l'idée de «peuple algérien» offusque au plus haut point, croira servir la science en attribuant délibérément aux «critiques musulmanes» la responsabilité de l'affaire (45).

- (1) Mohamed Abdelli : Les Lettres Françaises, 8 et 14 mars 1956
- (2) «Chants Berbères de Kabylie» : Edition Monomotapa, 1939, Tunis. «L'Eternel Jugurtha» ; l'Arche, n° 13, février 1946.
- (3) Marie-Louise Amrouche : «Iacint le Noire, édition Chariot, Alger, 1947.
- (4) «Le fils du Pauvre» ; Menrard, Instituteur kabyle - le Puy. Les Cahiers du nouvel Humanisme, 1950.
- (5) c. Jean Sénac : Entretiens sur les lettres et les Arts, fév. 57,p.65
- (6) Abdelkader Hadj-Hamou : Zohra, la femme du mineur - Roman 1925. «Le Frère d'Ettahous», in «Notre Afrique» anthologie des Conteurs Algériens (1925), en collaboration avec Robert Randau : «Les Compagnons du jardin », «Editions Donat-Mon-chrestien, 1933.
- (7) in «Liberté», n° 490-491 : 30 octobre et 6 novembre 1952 : Hocine Khaled - «La Colline oubliée de Mouloud Mammeri».
- (8) Une pièce intitulée «Aslek» (Tes origines) créée en 1951 était fréquemment reprise.
- (9) Un progressiste, Gérard Comma, écrit à cette époque :
«Mouloud Mamme'i vient d'écrire le roman de l'inquiétude de la bourgeoisie kabyle, mais parlant d'un pays où les problèmes sociaux et nationalistes prennent beaucoup d'envergure et de gravité, on eût aimé qu'il manifestât moins d'ambiguïté et qu'il affermit son propos. Car telle est actuellement l'Algérie, qu'elle place l'écrivain qui la peint dans une situation délicate : s'il veut rester fidèle à son sujet, il ne doit rien éluder, au risque de heurter ou de déplaire (...). Du moins, Mouloud

Mammeri a-t-il réussi à nous émouvoir - et ce n'est pas la moindre séduction de «Colline oubliée». Je me demande, d'ailleurs, jusqu'à quel point il n'a pas voulu aiguïser notre curiosité et, car sa retenue même, nous engager dans le vif d'un débat qui dépasse le cadre esthétique de son roman».

(10) El-Boudali Sfir.. in «Ici-Alger» (organe de la radio) n° 10 , février 1953 : «Quant à notre ami Mouloud Mammeri (...) l'avenir lui sourit et nos vœux l'accompagnent, dans sa marche ouverte sous d'aussi heureux auspices, vers le grand succès et la grande notoriété littéraires. Qu'il soit félicité de tout cœur, et qu'il soit remercié aussi pour nous avoir donné une raison aussi légitime de joie et de fierté».

(11) U.D.M.A. : Union Démocratique du Manifeste Algérien.
M.T.L.D. : Mouvement pour le Triomphe des Libertés Démocratiques.

(1.2) A l'occasion d'un entretien entre Mouloud Mammeri et Abo'eNah Mazeuni, publié dans «Le jour» de Beyrouth (27 mai et 3 juin 1966) : «Il est incontestable qu'en 1952, quand j'ai publié mon premier roman, il m'était impossible, pour des raisons matérielles évidentes, de décrire la réalité algérienne, telle qu'objectivement elle eût dû l'être, j'étais contraint à la litote, à certaines ambiguïtés, parfois même - et cela est plus grave - à certains choix qui eussent été différents dans un contexte politique différent».

(13) in «Dépêche Quotidienne» d'Alger du 24 septembre 1952.

(14) in «L'effort Algérien» du 3 octobre 1952.
Chronique littéraire de Maurice Monnoyer.
Chronique littéraire de Lucienne Barrucand.

(17) in «La Nouvelle» N.R.F. ; 1953.

(18) in «Les nouvelles Littéraires» du 13 Novembre 1952.

(19) c. L'Entretien entre Mouloud Mammeri et M.S. Dembri dans Annuaire du Constantinois : 4 et 11 mai 1968.

(20) «La Colline Oubliée», page 107.

(21) «L'Effort Algérien» - 3 octobre 1952.

Chronique littéraire de Maurice Monnoyer.

(22) «Le Journal d'Alger», 29 octobre 1952.

(23) «L'Echo du Maroc», 5 novembre 1952.

«Puisque maintenant nos jeunes amis arabes et berbères, ils sont nombreux, parlent et écrivent la langue de Molière aussi bien que celle de Descartes et même celle de nos modernes, les plus avancés, pourquoi ne nous serions-nous pas étonnés que ces jeunes gens n'atteignent pas à la consécration du livre ? Non, pas la plaquette de vers, le petit essai à compte d'auteur qu'on offre aux amis, ni l'article ou la nouvelle dans telle Revue, à diffusion restreinte ; ou tel journal abandonné sitôt lu, non le livre».

(24) «Cahiers Nord-Africains - E.S.N.A. - Suppl. cahier n° 28, janvier-février 1953.

(25) Henri Basset : «Essai sur la littérature DES Berbères», Editions Jules Carbone!, Alger 1920-cf. chap. 2 «Le bilinguisme des Berbères» , p. 38.

(26) in «La Nouvelle» N.R.F. , n° 1, janvier 1953.
Évoquant la figure du cheikh de la «Colline oubliée», Michel

Cournot écrit notamment ; «Que doit-il penser de Mouloud Mammeri et de cette incartade, je crois, autrement condamnable : avoir écrit un roman kabyle en langue française».

- (27) Raoul Audibert : «Manuel Général de l'Instruction Primaire», 2^e éd. 1953. «je laisse à regret la misère de Tlemcen évoquée dans la «Grande Maison» par Mohammed Dib, plus violent, plus amer me semble-t-il que Mouloud Mammeri. A ce dernier je veux monter sur sa «Colline oubliée».
- (28) in «La Dépêche Quotidienne» du 7 février 1953 - On y lit à propos des deux livres : «L'un est une œuvre digne d'entrer dans le prestigieux Olympe de l'Art, l'autre est un pamphlet. L'un divise, l'autre réunit dans l'amour. L'un parle au cœur un langage qui efface les frontières et les races, l'autre souffle sur la rancune avec des argents empruntés à la propagande».
- (29) Toutes d'une incontestable qualité. Ces quatre écrivains tiendront les promesses de leurs talentueux débuts.
- (30) Un des maîtres à penser des colons algériens. Personnage au passé politique tortueux : pétainiste, colonialiste, notoire, se ralliera à De Gaulle en 1958 et se fera le champion de la politique d'intégration qu'il avait constamment combattue auparavant.
- (32) in «Le jeune Musulman», n° 12, 1953.
«Une œuvre signée d'un Algérien ne peut donc nous intéresser que d'un seul point de vue : quelle cause sert-elle ? Quelle est sa position dans la lutte qui oppose le mouvement nationaliste au colonialisme» ?
(...) Si M. Mammeri est victime de l'hystérie colonialiste, il se doit de ne pas permettre cette exploitation éhontée de son œuvre».

(33) cf. n° 13 et n° 14 du «jeune musulman», 1953.

- (34) cf. «La voie des jeunes», n° 8, février 1953. (Organe des Scouts Musulmans algériens).
«En se taisant, on déforme la vérité, on trahit sa mission, on devient complice». M-hfoi:d Kaddache, président des Scouts Musulmans Algériens est actuellement professeur à la Faculté des Lettres d'Alger. Il est l'auteur d'une thèse sur «La vie politique à Alger de 1919 à 1939».
- (35) ch. n° 15 du «jeune Musulman», 13 -février 1953. «La Colline oubliée ou les consciences anachroniques». Mostefa Lacheraf, universitaire, écrivain et auteur de nombreux essais. On sait qu'il était au nombre des Algériens invités du roi Mohammed V, dans l'avion arraisonné par les forces françaises d'Algérie. Actuellement ambassadeur d'Algérie en Argentine.
- (36) cf. dans «la Nouvelle» N.R.F. 1^{ère} année, 1953, juillet - septembre, l'article de René Etiemble : «Barbarie ou Berbérie ? »
- (37) On lira avec profit sa préface aux «Villes d'or» éditions Ar-thème Fayard - Paris 1920.
«En rentrant en Afrique, nous n'avons fait que récupérer une province perdue de la latinité (...) Héritiers de Rome, nous invoquons des droits antérieurs à l'Islam (...). En face de l'Arabe usurpateur et même de l'indigène asservi et refaçonné, nous représentons les descendants des fugitifs, des vrais maîtres du sol, qui débarquèrent en Gaule avec leurs reliquaires et les archives de leurs églises» page 9.
- (38) Louis Bertrand préfaçant le recueil «Notre Afrique», anthologie des conteurs africains, écrit à ce sujet : «L'africain reviendra-t-il à la pensée et à la forme latines, comme à l'époque

romaine ? Va-t-il refaire à la fois spontanément et par la force des choses, ce que ses jncêtres ont fait ils y a 20 siècles ? L'esprit français est une forme raffinée et aristocratique du latinisme. Espérons que l'indigène d'Afrique y viendra de plus en plus (...). Cette unions du génie latin et du génie Africain a valu à l'A'frique des siècles de prospérité et de grandeur, comme elle n'en a jamais connu depuis». En 1933, dialoguant avec Randau dans «les Compagnons du jardin, Hadj-Hamou se fera soudain le champion des thèses nationalistes et mettra fin à ses relations avec les Algérianistes.

- (39) Hesnay-Lahmek : «Lettres algériennes, «Paris, Jouve, 1951.
- (40) *Iean* Lacouture : «Cinq Hommes et la France», Paris, Le Seuil. 1961, p. 228.
- (41) cf. entretien entre M. Mammeri et M. S. Dembri ; An Nasr, 11 mai 1968.
- (42) cf. «Liberté» du 5 février 1953.
- (43) Aimé Dupuy : «L'Algérie dans les lettres d'Expression française» éditions Universitaires, 1956, P. 148.
- (44) *Iean* Déjeux : «Cahiers Nord-Africains», E.S.N.A.A., n° 61 , oct. nov. 57, P. 22.
- (45) Raymond Charles : «L'Evolution de l'Islam», éd. Calmann Lévy, 1960, P. 155.